Instituts Solvay

Travaux de l'Institut de Sociologie

Notes & Mémoires

Fascicule 4

Sur quelques Erreurs de Méthode dans l'étude de l'Homme Primitif

Notes critiques

L. Wodon

[...] et Thron
[...]teurs
[...] Leipzig

1906


22500988857

INSTITUTS SOLVAY
Parc Léopold, Bruxelles.

INSTITUT DE SOCIOLOGIE

DIRECTEUR :
ÉMILE WAXWEILER
COLLABORATEURS SCIENTIFIQUES :
M. ANSIAUX; G. DE LEENER, ASSISTANT; G. DESMAREZ; E. HOUZÉ, R. PETRUCCI;
A. PRINS; L. WODON

Travaux de l'Institut publiés au 1er février 1906.

(Les travaux n'engagent que leurs auteurs.)

I. **Notes et Mémoires.** Publication in 4°, sans périodicité régulière, renfermant des études sociologiques originales.

FASCICULE 1. — ***Note sur des formules d'introduction à l'énergétique physio- et psycho-sociologique,*** par E. SOLVAY, 1906.

FASCICULE 2. — ***Esquisse d'une sociologie,*** par E. WAXWEILER, 1906.

FASCICULE 3. — ***Les origines naturelles de la propriété : Essai de sociologie comparée,*** par R. PETRUCCI, 1905.

FASCICULE 4. — ***Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif : Notes critiques,*** par L. WODON, 1905.

FASCICULE 5. — ***L'Aryen et l'anthroposociologie : Étude critique,*** par le Dr E. HOUZÉ, 1906.

FASCICULE 6. — ***Notes d'analyse statistique,*** par C. HENRY avec une remarque additionnelle d E. WAXWEILER, 1906.

II. **Études sociales.** Série in-8°, consacrée à des travaux rentrant dans le domaine des sciences sociales en général.

N° 1. — ***Les syndicats industriels en Belgique,*** par G. DE LEENER, 2e édition, revue et augmentée, 1904.

N° 2. — ***De l'esprit du gouvernement démocratique : Essai de science politique,*** par A. PRINS, 1906.

N° 3. — ***Les concessions et les régies communales en Belgique,*** par E. BREES, 1906.

III. **Actualités sociales.** Série in-16, ayant pour objet la vulgarisation des questions courantes, au point de vue de l'accroissement de la productivité humaine.

N° 1. — ***Principes d'orientation sociale,*** résumé des études de M. Ernest SOLVAY sur le Productivisme et le Comptabilisme, 2e édition, 1904.

N° 2. — ***Que faut-il faire de nos industries à domicile ?*** par M. ANSIAUX, 1904.

N° 3. — ***Le charbon dans le nord de la Belgique.*** Le point de vue technique. G. DE LEENER. Le point de vue juridique, L. WODON. Le point de vue économique et social, par E. WAXWEILER, 1904.

N° 4. — ***Le procès du libre-échange en Angleterre,*** par D. CRICK, 1904.

N° 5. — ***Entraînement et fatigue au point de vue militaire,*** par J. JOTEYKO, 1905.

N° 6. — ***L'augmentation du rendement de la machine humaine,*** par L. QUERTON, 1905.

N° 7. — ***Assurance et assistance mutuelles au point de vue médical,*** par le même, 1905.

N° 8. — ***Les sociétés anonymes : abus et remèdes,*** par T. THÉATE, 1905.

N° 9. — ***La lutte contre la dégénérescence en Angleterre,*** par M. BOULENGER & N. ENSCH, 1905.

FASCICULE 4

DES

NOTES ET MÉMOIRES

Sur quelques Erreurs de Méthode dans l'Étude de l'Homme Primitif

NOTES CRITIQUES

par Louis WODON

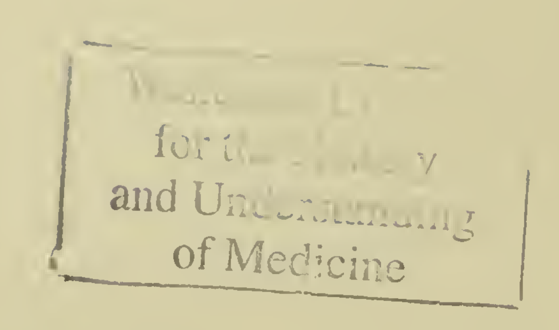
MISCH & THRON
ÉDITEURS

BRUXELLES
68, Rue Royale, 68

LEIPZIG
10, Hospitalstrasse, 10

Dépôt exclusif pour la France :
V. GIARD & E. BRIÈRE
16, rue Soufflot, PARIS

1906



Tous droits de traduction réservés

Sur quelques Erreurs de Méthode dans l'Étude de l'Homme Primitif

NOTES CRITIQUES

I. — On n'aperçoit que trop souvent, dans les travaux relatifs aux origines sociales, une tendance fâcheuse à méconnaître les règles les plus impérieuses de la critique scientifique. C'est surtout dans l'histoire des institutions que cette tendance apparaît, et c'est là, d'ailleurs, qu'elle s'explique le mieux, parce que l'étude des institutions considérées en elles-mêmes, abstraction faite des hommes et des circonstances, conduit assez naturellement à l'abus des constructions *a priori*.

Il serait superflu de refaire à ce sujet la pénétrante critique de Steinmetz, dont on ne saurait trop méditer les judicieuses observations (1). Mais en étudiant attentivement deux ouvrages qui marquent dans la « littérature » économique contemporaine et qui, aussi bien, ont le mérite d'avoir apporté des vues nouvelles, on a été frappé de retrouver, dans un domaine où l'on ne s'attendait guère à les rencontrer, certaines des erreurs de méthode qui vicient les conclusions de tant de recherches sociologiques. Il s'agit des travaux du professeur

(1) Steinmetz. *Classification des types sociaux (L'Année sociologique, 3e année)*. V. notamm. pp. 49 et suiv. — Cf. le même. *Die neueren Forschüngen zur Geschichte der menschlichen Familie. Zeit. für Socialwissenschaft,* 1899, pp. 685 et suiv., 825 et suiv.

Comme type récent de ces reconstitutions fantaisistes, v. Wilutzky. *Vorgeschichte des Rechts,* 1903. On s'étonne de voir un auteur sérieux, comme M. Esmein, adopter la thèse de la promiscuité primitive sans paraître se douter des objections qu'elle soulève. Esmein. *Les coutumes primitives dans les écrits des mythologues grecs et romains, Nouvelle revue historique de droit français et étranger,* 1902, pp. 5 et suiv. Le même auteur (l. cit., pp. 115 et suiv.) continue à représenter le rapt comme une *forme juridique* ancienne du mirage! Sur la mise au point de ces questions très complexes, on peut citer notamment : Crawley. *The mystic rose,* 1902, pp. 366 et suiv. Lang & Atkinson. *Social origins and primal law,* 1903, pp. 126 et suiv. et passim. Schurtz. *Altersklassen und Männerbünde,* 1902, pp. 179 et suiv.

Bücher sur les origines de l'activité économique et de la technique (1). L'examen de ces travaux, ou, pour préciser, l'examen du chapitre qui se rapporte à l'état économique des primitifs (2), a paru propre à faire ressortir quelques-unes de ces erreurs. L'objet du présent mémoire, qui n'a pas la prétention d'épuiser le sujet et qui ne rencontre qu'une partie des thèses avancées par Bücher, est de montrer comment la conception d'un « primitif » imaginaire peut conduire à dénaturer de la façon la plus étrange les faits paraissant les mieux établis. On essaiera de mettre en lumière, à propos des doctrines de Bücher, la nécessité qui s'impose de faire à l'observation des mobiles psychologiques une part importante dans les études relatives aux sociétés humaines élémentaires.

* * *

II. — A première lecture, l'ouvrage de Bücher produit une impression de parfaite clarté. Il semble que l'on soit en présence de l'évidence même et qu'il n'y ait qu'à s'incliner devant les constatations de l'auteur. Celui-ci, d'ailleurs, proteste du caractère inductif de sa méthode : raillant les « Robinsonades » des économistes classiques, il n'avance, dans son exposé, qu'à la lumière des faits; et il cite ses sources.

Au risque d'être accusé de témérité, il est permis de dire qu'un examen attentif des propositions qu'il énonce ne confirme pas cette impression première.

Pour caractériser l'état économique de l'homme primitif, Bücher veut établir que plus on remonte vers les origines, plus on constate que « l'économie » *(Wirtschaft)* se résoud en « non-économie » *(Nicht-Wirtschaft)* et le « travail » en « non-travail » (3).

Qu'entend-on par *Wirtschaft?* Il n'est point aisé de le dire. Le français « économie » ne rend en aucune manière le sens un peu flottant du terme allemand. Les expressions « économie fermée », « économie urbaine », « économie nationale », que l'on a empruntées au même Bücher, font un effet des plus bizarre. En réalité, il n'existe en français, non plus qu'en anglais, aucun mot qui soit

---

(1) Karl Bücher. *Die Entstehung der Volkswirtschaft. Vortrage und Versuche. Vierte Auflage.* Tübingen, 1904. — Le même. *Arbeit und Rhythmus, Dritte Auflage.* Leipzig, 1902. — La deuxième édition du premier de ces ouvrages a été traduite en français, par Hansay, sous le titre de *Etudes d'histoire et d'économie politique.* Bruxelles et Paris, 1901.

(2) *Entstehung der Volkswirtschaft,* pp. 1 et suiv., I. *Der wirtschaftliche Urzustand* (Les citations de pages, sans autres indications, se rapportent à la 4e édition du livre).

(3) p. 34. Wie die Wirtschaft in dem Masse, als wir sie in der Völkerentwicklung weiter zurückverfolgten, sich unter unsern Händen mehr und mehr in Nicht-Wirtschaft verkehrt hat, so hat sich uns auch die Arbeit schliesslich in ihr Gegenteil aufgelöst : die Nicht-Arbeit.

l'exact équivalent de *Wirtschaft;* et il faut bien alors se résigner à expliquer ce terme intraduisible.

Le savant professeur de Leipzig a d'ailleurs pris soin de faciliter l'interprétation du passage auquel il vient d'être fait allusion, en donnant une définition plus ou moins précise de la *Wirtschaft,* ce qui n'était pas inutile, même pour le lecteur allemand.

« *Wirtschaft* », dit-il (1), « s'entend d'une communauté humaine aménagée à l'aide d'un approvisionnement de biens ». Et il ajoute : *Wirtschaft* suppose le fait d'épargner, le souci que l'on prend non seulement du présent, mais encore de l'avenir, une répartition économe du temps, une façon d'en disposer adéquate à un but; *Wirtschaft* signifie travail, évaluation des choses, réglementation de leur usage patrimonial, transmission des acquisitions de la « culture » (civilisation) de génération en génération.

Affirmer que la *Wirtschaft,* si l'on recule vers les origines, se résoudrait en *Nicht-Wirtschaft,* reviendrait donc à prétendre, qu'au début des sociétés, il n'existait point de communautés pourvues de biens; qu'il n'y avait point d'épargne; que l'homme ne se souciait que du présent; qu'il gaspillait son temps par incapacité d'en faire un emploi judicieux; qu'il ne travaillait pas; qu'il n'avait pas la notion de la valeur des choses, dont il ne savait pas tirer régulièrement parti; qu'aucune accumulation patrimoniale ne se formait; qu'enfin, les inventions restaient stériles faute de se transmettre de génération en génération.

C'est le tableau de cet état primordial qui fait l'objet principal du chapitre intitulé *der wirtschaftliche Urzustand,* c'est-à-dire l'état économique primitif. Et le travail de l'auteur a consisté surtout à présenter une série d'exemples, destinés à faire saisir les qualités économiques négatives, si l'on peut ainsi parler, qui, selon lui, seraient le propre de l'homme à l'aurore des sociétés. On est tenté de se demander pourquoi Bücher a ainsi qualifié d'économique *(wirtschaftliche)* un état de choses qui a précisément pour caractéristique de ne l'être point *(nicht-wirtschaftliche).* Il est vrai que si le titre eût rendu cette idée, on ne l'eût compris qu'à grand peine. Mais il aurait, en revanche, présenté cet avantage, de mieux cadrer avec le contenu du chapitre, qui n'est en effet rien moins que compréhensible, comme on va essayer de le faire voir.

---

(1) Pp. 30 et 31. *Wirtschaft ist immer eine durch Güterausstatung vermittelte menschlische Gemeinschaft.* (La traduction française, p. 25, renferme un contresens : « Une communauté humaine qui s'est formée en vue de produire des richesses ». Ce contresens est fort excusable; la phrase est, pour ainsi dire, intraduisible). Wirtschaft ist ein Zu-Ratehalten, ein Sorgen nicht blosz für den Augenblick, sondern auch für die Zukunft, sparsame Zeiteinteilung, zweckmässige Zeitordnung; Wirtschaft bedeutet Arbeit, Wertung der Dinge, Regelung ihres Verbrauchs, Vermögensansammlung, Uebertragung der Kulturerrungenschaften von Geschlecht zu Geschlecht.

*
* *

III. — Comment Bücher s'y est-il pris pour reconstituer l'*Urzustand*, l'état primordial, le « chaos économique », si l'on veut?

L'homme réellement primitif, dit-il, échappe à l'observation directe (1). Les peuples les moins avancés qu'il nous est donné de connaître, possèdent déjà une certaine « culture ». Mais toutes les populations sauvages et barbares actuelles *(Naturvölker)* ont conservé des traits multiples de la période originaire; et c'est en rassemblant ces traits de droite et de gauche, pour en faire une sorte de portrait composite, qu'il est possible de reconstituer le type primordial. Il ne faut même pas, pour opérer cette reconstitution, se borner à considérer les peuplades généralement regardées comme les moins avancées en civilisation, telles que les Bochimans, les Veddahs, les Australiens, les Fuégiens, les Botocudos et d'autres. Bücher estime, en effet, qu'une délimitation du champ d'observation soulèverait des objections (2) — il ne dit point lesquelles — et d'ailleurs, comme les éléments de la culture matérielle et de la culture morale ne progressent point tous parallèlement et d'un pas égal, il est aisé de retrouver chez presque tous les primitifs *(Naturvölker)* des traits qui ne peuvent provenir que d'un mode d'existence remontant à la plus haute antiquité.

Si l'on en croit Bücher, on se serait mépris, jusqu'à lui, sur la situation réelle de l'homme primitif. On s'est imaginé que la multiplicité des besoins de l'homme à l'état de nature exigeait des efforts que l'individu n'était point capable de déployer dans l'isolement, que la défense contre les bêtes féroces et les éléments déchaînés n'avait été possible que grâce à l'association, que la lutte pour la vie avait au début pris un caractère collectif et que la société primitive impliquait nécessairement une sorte de communisme.

Rien n'est plus faux, aux yeux de Bücher, que cette conception des débuts de l'humanité. L'homme primitif ne travaille pas. Son existence se passe à la recherche individuelle de la nourriture, dans des pays où l'abondance des produits naturels permet de vivre avec un très minime déploiement d'énergie. L'homme primitif est un heureux égoïste, un paresseux insouciant, dont la pensée semble inerte et rebelle à tout progrès. L'homme primitif ne connaît point la loi du moindre effort. Le mobile économique, qui nous pousse à rechercher les moyens de réaliser le maximum de rendement en dépensant le moins d'énergie possible, lui est totalement étranger.

---

(1) pp. 5 et suiv.
(2) p. 9.

VIENT DE PARAITRE :

Chez MISCH et THRON, éditeurs

BRUXELLES, rue Royale, 68, et LEIPZIG, Hospitalstrasse, 10

Dépôt exclusif pour la France : GIARD et BRIÈRE, 16, rue Soufflot, PARIS

» » Hollande : Martinus NYHOFF, 18, Nobelstraat, LA HAYE

Travaux de l'Institut de Sociologie (Instituts Solvay, Parc Léopold, Bruxelles)

NOTES ET MÉMOIRES : Fascicule 3

LES ORIGINES NATURELLES DE LA PROPRIÉTÉ

(Essai de Sociologie comparée)

PAR

R. PETRUCCI,

Collaborateur scientifique de l'Institut.

1 volume grand in-4° (format du présent prospectus)

74 figures dans le texte, 246 pages, cartonné : 12 francs

T. S. V. P.

LES ORIGINES NATURELLES DE LA PROPRIÉTÉ

(Essai de Sociologie comparée)

PAR

R. PETRUCCI

Considérant la Propriété au point de vue abstrait, l'auteur a été amené à la trouver caractérisée par la disposition exclusive et l'exploitation au profit de l'individu ou d'un groupe d'individus, des matériaux du monde extérieur auxquels cet individu ou ce groupe confèrent une productivité transitoire ou permanente. Défini sous ses formes essentielles, le phénomène de Propriété dépend de l'activité même de la vie et se manifeste dès qu'elle apparaît. Il va se trouver réalisé à tous les degrés de l'échelle biologique et c'est ce domaine nouveau que l'auteur a tenté d'explorer.

Un chapitre spécial s'occupe des phénomènes de Propriété dans le Règne Végétal au sein duquel il apparaît sous ses deux formes individuelle et collective. Ensuite, l'auteur passe en revue les divers embranchements animaux et il dégage ainsi des faits du plus haut intérêt : c'est ainsi que, chez les Insectes où l'on trouve une évolution sociale supérieure et complexe, cette évolution se trouve caractérisée par la prédominance écrasante du caractère collectif qui va se graver jusque dans la structure de l'individu, tandis que, chez les vertébrés, le plan de l'évolution sociale est caractérisé par une intégration des formes individuelles et familiales de la Propriété à la forme collective, sans que la prédominance de celle-ci soit telle qu'elle comporte l'effacement de ces caractères individuel et familial.

Après avoir passé en revue l'ensemble du monde animal, l'auteur a consacré un chapitre aux hommes. Il ne s'est occupé que des Primitifs chasseurs et Pasteurs, c'est-à-dire de ceux qui présentent les conditions les plus simples : il n'entrait pas dans son plan d'étudier les formations juridiques de la Propriété. Il s'est arrêté au contraire au seuil de ce domaine, mais après avoir dégagé dans l'activité des Primitifs chasseurs et pasteurs des points de comparaison qui éclaireront d'un jour nouveau et inattendu les phénomènes de la Sociologie comparée.

On ne saurait mieux signaler la portée de ce travail qu'en citant ici les conclusions auxquelles l'auteur a été conduit et qui, sous le nom de Principes essentiels du Phénomène de Propriété, semblent bien prendre le Caractère d'une Loi :

I. *La Propriété apparaît comme un phénomène lié aux premières manifestations de la Vie.*

II. *Elle est tout d'abord l'expression d'une structure individuelle et d'une adaptation.*

III. *Elle prend la forme individuelle lorsqu'elle est déterminée par la loi biologique de Protection de l'Individu.*

IV. *Elle prend la forme familiale quand elle est déterminée par la loi de protection de l'Espèce réalisée sur la base de l'instinct sexuel.*

V. *Elle prend la forme collective lorsqu'elle est déterminée par la loi de protection de l'espèce réalisée par les phénomènes d'association considérés d'une façon générale et abstraction faite du groupement familial.*

VI. *Les formes individuelle, familiale, collective de la Propriété sont spécifiquement distinctes.* — A) *La forme individuelle est caractérisée par ce fait qu'elle réfléchit la structure propre et les activités de l'animal considéré isolément.* — B) *La forme familiale est caractérisée par la prédominance de la tendance associative limitée à un lien direct de parenté.* — C) *La forme collective est caractérisée par la prédominance prépondérante et sans réserve de la tendance associative.*

Un tableau comparatif des phénomènes de Propriété est annexé à l'ouvrage, ainsi qu'un index groupant sous les ensembles : *Réserves nutritives*, *Exploitation d'un territoire*, *l'Abri et la Demeure*, *Intégration des formes de Propriété*, les diverses espèces animales qui ont été étudiées à ce point de vue au cours de ce travail.

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE I. — Caractères généraux du Phénomène de Propriété.

CHAPITRE II. — Caractères originels du Phénomène de Propriété. Les premières manifestations de la vie.

CHAPITRE III. — Les Phénomènes de Propriété dans le règne végétal.

CHAPITRE IV. — Faits de Propriété chez les Mollusques et les Vers.

CHAPITRE V. — Les Formes de la Propriété chez les Insectes.

CHAPITRE VI. — Les Formes de la Propriété chez les Arachnides.

CHAPITRE VII. — Faits de Propriété chez les Crustacés.

CHAPITRE VIII. — Les Formes de la Propriété chez les Poissons.

CHAPITRE IX. — Faits de Propriété chez les Reptiles et les Batraciens.

CHAPITRE X. — Les Formes de la Propriété chez les Oiseaux.

CHAPITRE XI. — Les Formes de la Propriété chez les Mammifères.

CHAPITRE XII. — Les premières Formes de la Propriété chez l'Homme.

CHAPITRE XIII. — Conclusion. Les caractères essentiels de la Propriété.

Aperçus de Sociologie générale.

SPECIMENS DES GRAVURES



Nid de cygne au centre de l'étang qui forme son territoire de chasse



Vue intérieure d'un village Upoto

(Propriété collective de l'abri, au sein de laquelle sont intégrées des propriétés familiales)

* * *

IV. — Il n'a pas été difficile au savant professeur de Leipzig d'accumuler un grand nombre de faits qui lui ont semblé justifier sa thèse. Lorsque, sans une préoccupation critique trop prononcée, on se donne la peine de rechercher, dans un groupe social donné, des survivances d'un état social antérieur, on n'a que l'embarras du choix. Mais quelle que soit l'importance des survivances dans les investigations sociologiques, on ne peut méconnaître que les procédés de reconstitution qui reposent sur l'étude de ces « témoins » de l'évolution, doivent, à péril d'aboutir à des résultats d'une invraisemblable fantaisie, être appliqués avec les plus grandes précautions. Cela est vrai lorsque les survivances sur lesquelles on se base ont un caractère en quelque sorte matériel et tangible, qu'elles consistent, par exemple, en un usage nettement défini, une croyance suffisamment précisée, un rite aux contours bien arrêtés, une forme esthétique plastique ou linéaire. A plus forte raison en est-il ainsi lorsque l'on entend raisonner sur de prétendues survivances d'ordre psychologique, je veux dire sur des traits de caractère, des habitudes de pensée ou d'action. Ces éléments ont un tel manque de fixité, une telle fluidité, si l'on ose ainsi dire, qu'ils échappent facilement à toute tentative de les comprendre dans des formules scientifiques satisfaisantes, susceptibles de servir de point d'appui à l'induction. Or, il faut bien le reconnaître, beaucoup de traits « primitifs » dont Bücher constate la présence chez les peuples qu'il étudie, et où il trouve autant de survivances de l'état originaire des sociétés humaines, appartiennent à la dernière catégorie dont il vient d'être question. Et pour ce qui est des traits moins insaisissables qu'il emprunte aux usages sociaux bien marqués, on ne peut s'empêcher de reconnaître que ses interprétations ne s'appuient que sur des conjectures fort discutables.

Il y a longtemps que l'on sait que les primitifs sont moins prévoyants que les civilisés, qu'ils emploient moins judicieusement leur temps, qu'ils n'ont point sur la valeur des choses les mêmes notions que nous. C'est même ce qui fait que nous les considérons comme des primitifs. Encore faut-il dire que lorsque nous les comparons aux hommes de notre civilisation, c'est moins à tel ou tel de nos congénères immédiats que nous pensons, qu'à une sorte de type conventionnel du civilisé; car si nous prenions la peine de regarder autour de nous, il ne nous serait point difficile de trouver des exemples d'imprévoyance, de mauvais emploi du temps, d'appréciation anormale des valeurs, qui offrent de singulières ressemblances avec les faits signalés chez les peuplades encore plongées dans la barbarie.

Ce sont, si l'on veut, des traits de primitifs. Mais il ne viendrait à l'esprit de personne d'en faire usage en vue d'une reconstitution hypothétique de l'état « économique », voire de l'état « non-économique » qui aurait marqué les débuts de l'évolution des sociétés humaines! Est-il pourtant beaucoup plus sérieux d'utiliser ces mêmes traits, dans le même but, en les choisissant chez des populations supposées arriérées?

Il est permis d'en douter.

***

V. — Sans l'appareil de citations et de références dont l'argumentation est entourée, l'illusion ne serait même pas possible, et l'on verrait très clairement que loin d'être fondée sur des inductions rigoureuses, l'hypothèse ne repose en réalité que sur des conjectures assez fragiles.

Il n'est pas difficile de formuler le raisonnement syllogistique qui se dissimule derrière toute cette érudition, dont il conviendra d'ailleurs de vérifier la solidité. Le voici dans toute sa simplicité.

Première proposition : Dans une société donnée, les caractères qui ne sont pas en harmonie avec l'ensemble de la civilisation, proviennent nécessairement d'un état social antérieur où ces caractères s'expliquaient rationnellement.

Deuxième proposition : Or, il existe, chez les peuples les plus primitifs que nous puissions observer, certaines caractéristiques qui cadrent avec le régime économique qui leur est propre, tandis que d'autres particularités qui les distinguent ne s'accordent point avec ce régime.

Conclusion : Donc, il faut supposer l'existence antécédente d'un système économique qui s'expliquera précisément par ces dernières particularités, les tendances non-économiques qui se remarquent dans une « économie » *(Wirtschaft)* proprement dite impliquant dès lors, à l'origine, le contraire d'une « économie » *(Nicht-Wirtschaft)*.

Présenté sous cette forme, le raisonnement apparaît dans toute sa vanité. Il est difficile d'y voir autre chose que du pur verbalisme. Si maintenant on prétendait qu'en cherchant à établir l'état primordial de « non-économie », Bücher n'a voulu démontrer en somme que la nécessité d'admettre l'existence d'un homme présocial, il y aurait lieu de répondre d'abord que toute son argumentation repo-

serait alors sur une pétition de principe. En effet, les traits de cet état présocial, qu'il découvre chez les peuples sauvages ou barbares, ne pourraient avoir la signification qu'il y attache — et encore faudrait-il prouver qu'il les interprète sainement — que si la réalité de l'état primitif dont il tente la reconstitution était préalablement établie ; auquel cas ses recherches auraient été assez inutiles. Et l'on serait en droit d'ajouter que si vraiment tel a été le but de l'auteur, on ne verrait guère en quoi son étude constituerait une contribution aux origines de l' « économie nationale », ni même en quoi elle ressortirait spécialement à l'économie politique. Il conviendrait d'objecter enfin que l'homme non-social n'est qu'un mythe.

C'est à l'anthropologie, et non point à l'étude de vagues survivances, qu'il faut demander des enseignements au sujet des précurseurs de l'humanité sociale, ou, pour mieux dire, de l'humanité, l'expression « homme social » étant un pléonasme. L'ancêtre hypothétique non-social, dont l'homme serait issu, n'est pas encore un homme. Dès que l'homme apparaît avec les caractères bien marqués qui le distinguent, il vit en groupes, parce que, sans l'association, condition de son développement cérébral extraordinaire, il succomberait dans la lutte pour l'existence. Sa faiblesse corporelle l'aurait inévitablement condamné à périr : l'espèce humaine n'aurait pu se maintenir. Et si, reconnaissant ce fait, Bücher disait que ses observations restent vraies du moins pour le précurseur supposé, que celui-ci soit ou non un être proprement humain, on lui répondrait à juste titre que ce n'est point l'ethnographie comparée qui peut le lui avoir appris. Au surplus, son but est assez clair : il entend établir que l'homme n'a pas toujours été mû par le mobile économique, c'est-à-dire par le principe du moindre effort. Mais si l'on fait abstraction de sa terminologie d'économiste, si on laisse de côté sa notion de la *Wirtschaft*, il ne reste, de tout son exposé, que cette constatation bien simple : à savoir que l'homme primitif était moins avancé que beaucoup de ses descendants.

Voilà, à coup sûr, une incontestable vérité. Elle eût gagné à être exposée avec un appareil plus simple. Mais on ne voit pas le rapport qui existe entre cette vérité et la loi du moindre effort. Le mobile économique a des racines profondes. A coup sûr, les hommes incultes, sous l'action de ce mobile, ne se conduisent pas comme des hommes civilisés : il n'y a point identité parfaite entre la mentalité de l'australien, qui se procure sa nourriture à l'aide de procédés très grossiers, et celle de l'homme d'affaires moderne qui, pour satisfaire des besoins beaucoup plus compliqués, cherche à gagner de l'argent en fondant une industrie, en créant une société commerciale, en organisant un trust. L'un et l'autre pourtant agissent sous l'action du mobile économique. *Mais le premier pense avec sa cervelle de primitif et agit avec les moyens qui lui fournit la civilisation rudimentaire à laquelle il appartient ; l'autre dispose d'un instrument mental perfectionné*

par l'éducation, et il met en œuvre les ressources innombrables que lui offre toute cette capitalisation d'idées, de procédés, d'inventions accumulées par les siècles, dont l'ensemble constitue ce que nous appelons la civilisation moderne.

* * *

VI. — Il serait trop long de reprendre tous les faits que Bücher apporte à l'appui de ses développements; et un examen détaillé de ces faits serait au surplus inutile, puisque généralement, ils sont incontestables. Faut-il rappeler, en effet, que l'imprévoyance, la paresse, l'inertie qui caractérisent certains primitifs ont été constatés depuis longtemps? En ce qui concerne les faits de cet ordre, et quelle qu'en soit la valeur toujours très relative, on ne voit à critiquer dans Bücher que les déductions générales qu'il en a tirées.

Cependant, il y a des réserves à faire au sujet de certaines observations qu'il rapporte et à propos desquelles on peut trouver qu'il n'a représenté qu'avec une insuffisante exactitude la réalité des choses. Il importe d'entrer dans quelques détails à ce sujet : cette discussion donnera l'occasion de préciser les critiques générales que l'on s'est permis de formuler.

Il est assez difficile de discuter une affirmation aussi vague que celle qui consiste à dire que chez les peuples les moins avancés que nous connaissons, il n'y a qu'à peine trace de groupes sociaux organisés (1). Cependant, lorsque l'on comprend les Australiens parmi ces peuples (2), comment le lecteur ne serait-il point perplexe? L'organisation des tribus australiennes n'est pas précisément toujours simple. On n'ignore pas les controverses auxquelles elle a donné lieu, depuis les travaux de Morgan (3) jusqu'aux recherches toutes récentes, et d'une si remarquable conscience scientifique, de Spencer et Gillen. Je n'insisterai pas sur les traits bien connus de l'organisation familiale des peuplades de l'Australie. Je ne rappellerai point les faits relatifs aux croyances des Aruntas, des Warramungas, des Binbingas, des Maras, aux cérémonies magiques qu'ils pratiquent, aux obligations sociales étranges qui se rattachent au totémisme, à la métaphysique enfin — car ces peuplades ont une métaphysique — de ces singulières populations. Il suffira, puisque Bücher se cantonne dans le domaine économique, de signaler que les tribus australiennes effectuent

(1) p. 10. Von organisierten gesellschaftlichen Verbänden bemerken wir so dann bei den unserer Beobachtung zugänglichen niedrigst stehenden Rassen kaum eine Spur.

(2) V. p. 12, la fin de la note 2 de la p. 10.

(3) Les faits ont été signalés tout d'abord par Fison et d'autres. — V. Morgan, *Ancient Society*, New-York, 1878, pp. 51 et s.

des échanges commerciaux, à des distances souvent considérables, et que, dans la fabrication de leurs armes et de leurs ustensiles de tout genre, ils n'ignorent point les avantages de la spécialisation.

D'après Spencer et Gillen, il arrive qu'un groupe de natifs soit particulièrement habile *(skilled)* à produire tel article et un autre groupe tel autre article; d'où des échanges entre ces groupes, établis parfois à une centaine de milles de distance (1). Voici un exemple très remarquable de ces échanges, extrait du premier ouvrage de Spencer et Gillen (2) : « En ce qui concerne certains natifs du centre (les Aruntas, les Ilpirras et les Kaitish), c'est un fait frappant que les hommes qui vivent dans des districts déterminés sont réputés pour la fabrication de types particuliers d'ustensiles et d'armes, et que ceci ne dépend nullement de la circonstance que des matériaux propres à cette fabrication ne se trouveraient que dans les districts occupés par eux. Ainsi, les meilleurs *pitchis* (3), faits de l'arbre dit *bean tree* (4), sont l'ouvrage de groupes de natifs qui vivent à l'ouest d'Alice Springs; les meilleurs boucliers sont ceux fabriqués dans le nord; les meilleurs propulseurs *(spear throwers)* sont confectionnés dans le sud-ouest; les meilleurs boomerangs dans les pays de l'est et du nord-est; et les meilleurs épieux *(spears)* dans la partie nord de la tribu des Aruntas, district d'Alice Springs. Les hommes de l'ouest, par exemple, bien qu'ils aient le *bean tree* et qu'ils en fassent des *pitchis,* se procurent leurs boucliers dans le nord (5), par voie d'échange; les noirs d'Alice Springs échangent de même leurs épieux contre des boomerangs, chez les natifs de l'est, et ainsi de suite ».

Il est à noter qu'il ne s'agit point de faits exceptionnels. Chaque Arunta possède un bouclier de l'espèce, et la majorité de ces boucliers ne sont point fabriqués dans la tribu, ni même dans le rayon de cent milles du territoire qu'elle occupe, mais par une tribu qui parle un autre langage (6). De même, dans les districts occupés par les tribus septentrionales du centre, on trouve presque partout du quartzite, dont on fait des couteaux de pierre; cependant, les meilleurs couteaux ne sont fabriqués que dans certains endroits. Le commerce de ces ustensiles se fait à de grandes distances (7).

---

(1) SPENCER and GILLEN. *The native tribes of central Australia.* London, 1899, p. 575.

(2) SPENCER and GILLEN, op. cit., pp. 586-587.

(3) Morceaux de bois creusés, dont se servent surtout les femmes pour transporter des vivres et de l'eau.

(4) *Erythrina vespertilio.*

(5) Il est à noter que les boucliers sont également fabriqués à l'aide de ce bois *(bean tree).*

(6) V. aussi SPENCER and GILLEN. *The northern tribes of central Australia.* London, 1904, pp. 633, 634, 670.

(7) IBID., p. 633.

Déjà, Roth avait attiré l'attention des ethnographes sur l'importance d'un semblable trafic (1) chez les aborigènes du Queensland. Roth a décrit les routes commerciales *(trade routes)* suivies par ces indigènes (2).

On avouera que tout cela ne cadre guère avec les allégations de Bücher. Et cependant, les primitifs en question appartiennent bien, de son propre aveu, à la catégorie la moins avancée.

Est-il plus heureux dans les autres exemples sur lesquels il s'appuie?

Il cite aussi, d'après Ehrenreich, les Botocudos. Or, si l'on consulte cet observateur très sérieux, on n'y trouve en aucune manière la confirmation des généralisations déjà critiquées. Voici comment s'exprime Ehrenreich au sujet de ces peuplades essentiellement grossières (3) :

« Comme chez la plupart des nomades, la production *(Beschaffung)* de la nourriture par la chasse et la pêche absorbe *(nimmt in Anspruch)* toutes les forces de l'esprit et du corps, de sorte que le temps fait défaut pour permettre de parer aux besoins qui dépassent les nécessités matérielles les plus urgentes. On a souvent prétendu que les peuples des zônes froides *(kälteren Zonen)* avaient en général fait de plus grands progrès, parce que la nature inhospitalière de leur pays les astreignait à de plus grands efforts pour subvenir à leur entretien, tandis que les contrées de la zône torride, qui abondent en plantes et en animaux, nourrissaient leurs habitants presque sans peine de leur part et, favorisant ainsi leur indolence et leur paresse, les laissaient en quelque sorte croupir *(beharren)* à un stade relativement inférieur de civilisation. Pourtant, cela n'est vrai que des agriculteurs sédentaires des tropiques. Les nomades des forêts ont, en général, pour se procurer des moyens de subsistance, à lutter contre des difficultés beaucoup plus grandes que les populations des régions plus froides. Au milieu de l'exubérance de la végétation tropicale, à laquelle l'homme, dans les forêts, doit disputer chaque pas, il est beaucoup plus difficile d'atteindre le gibier, les fruits sauvages, etc., que dans les bois et les steppes de la zône tempérée ou

---

(1) Walter E. Roth. *Ethnological studies among the north west central Queensland aborigines.* Brisbane and London, 1897, pp. 131 et suiv.

(2) Il convient de noter ici une remarque essentielle faite par Spencer et Gillen *(The central tribes,* pp. 34-35) : In many works on anthropology, it is not unusual to see a particular custom which is practised in one or more tribe quoted in general terms as the customs of the Australian native. It is, however, essential to bear in mind that, whilst undoubtedly there is a certain amount in common as regard social organisation and customs among the Australian tribes, yet, on the other hand, there is great diversity. Some tribes, for example, count descent in the maternal line, others count it in the paternal line; indeed, it is not as yet possible to say which of these methods is the more widely practised in Australia. In some tribes totems govern marriage, in others they have nothing to do with the question.

(3) Paul Ehrenreich. *Ueber die Botocudos der brasilianischen Provinzen Espiritu Santo und Minas Geraes. Zeitschrift für Ethnologie, 1887.* Tome 19, p. 27.

que sur les côtes des pays arctiques, qui abondent en oiseaux, en poissons, en phoques..... »

Voilà, à coup sûr, des observations significatives. Elles ne confirment en aucune manière cette assertion de Bücher, nécessaire à sa thèse, que les facilités de la vie dans les régions tropicales rendent le travail à peu près inutile (1). L'organisation sociale des Botocudos est d'ailleurs très rudimentaire, leur technique des plus primitive, leur imprévoyance très marquée; mais enfin, *économiquement parlant*, ils sont ce qu'ils peuvent être, étant données les disponibilités que leur offre leur état de civilisation.

Les Bororos, que Bücher mentionne encore, sont plus avancés à divers égards. En ce qui les concerne, il est absolument inexact de dire qu'ils ont à peine des groupes organisés; ne possèdent-ils pas, en effet, ces maisons communes, distinctes des huttes familiales, et où les hommes non mariés passent leur existence? Leurs expéditions de chasse se font en commun; ceux qui ne sont pas à la chasse ou au repos, s'occupent, dans la maison commune, de travaux industriels; et von den Steinen signale qu'ils travaillent avec un zèle et un soin extraordinaires (2). Ces traits permettent d'apprécier jusqu'à quel point Bücher est fondé à invoquer l'exemple des Bororos à l'appui de ses généralisations décidément bien fragiles.

A-t-il davantage raison lorsqu'il mentionne les Veddahs de Ceylan? Ces peuplades, sans nul doute, sont fort grossières. Pourtant, il serait téméraire de leur refuser certaines qualités qui, même aux yeux de Bücher, doivent les faire considérer comme décidément « économiques ». En effet, ils connaissent et pratiquent l'art de fumer la chair des animaux pour la conserver. Ils font des provisions! Ils ont un procédé spécial pour conserver la viande dans du miel (3).

Je m'abstiendrai de poursuivre : il serait trop facile, pour une citation invoquée dans un sens, d'en trouver une en sens contraire, surtout si l'on ne se préoccupait point de classer par catégories, d'après certains caractères généraux, les peuplades supposées représenter des stades différents dans l'évolution de la civilisation. Les exemples donnés se rapportent tous à des « chasseurs inférieurs ». Ils sont loin, tantôt à un point de vue, tantôt à un autre, des *origines* que l'on prétend nous retracer. A plus forte raison en est-il ainsi des populations plus avancées.

Je sais bien que Bücher ne nie point que les primitifs les plus grossiers que l'on connaît aient dépassé le stade hypothétique dont il s'attache à décrire

---

(1) Op. cit., p. 9.

(2) KARL VON DEN STEINEN. *Unter den Naturvölkern Zentral Brasiliens*, 2. Auflage. Berlin, 1897, pp. 340, 350, 367.

(3) P. et F. SARASIN. *Ergebnisse naturwissenschaftlicher Forschungen an Ceylon (1884-1886)*. Wiesbaden, 1893, tome III, pp. 417-418. — Cet usage a toutefois disparu aujourd'hui.

les caractères (1). Mais qu'importe? Ce qui enlève toute valeur à ses déductions, c'est l'erreur fondamentale dont elles sont entachées et qui apparaît très clairement lorsqu'on examine de près les quelques cas qui viennent d'être cités. *Cette erreur consiste à isoler, dans chaque groupe, quelques qualités, d'ailleurs différentes de l'un à l'autre, et de s'imaginer qu'en reconstituant ensuite à l'aide de ces qualités, groupées synthétiquement, un type artificiel, on a le droit de considérer ce type comme répondant à la réalité préhistorique.* On concevrait tout aussi bien l'opération inverse : en formant un portrait composite à l'aide des qualités sociales les plus accentuées des peuples les plus rudimentaires, en prenant, par exemple, tel trait de prévoyance chez l'un, d'application au travail chez un autre, de tendances artistiques chez un troisième, et ainsi de suite, il serait aisé de créer un type, non moins artificiel que celui de l'*Urmensch* de Bücher, mais qui présenterait des caractères absolument opposés. On en tirerait cette conclusion, que les sauvages actuels sont des dégénérés, loin d'être — tout

---

(1) V. à ce sujet Bücher lui-même, *Die Entstehung der Volkswirtschaft*, II, pp. 47 et suiv., *die Wirtschaft der Naturvölker*. Dans ce chapitre, qui ne figure pas dans les deux premières éditions du livre, ni dans la traduction française, l'auteur s'est préoccupé moins de retrouver des survivances que de décrire l'état de choses actuel. Or, on y voit que le besoin de nourriture est le plus pressant et originairement le seul qui pousse l'homme à l'activité (pp. 53-54). Décrivant la culture primitive à la houe, Bücher montre le zèle extraordinaire que déploient à leurs occupations les négresses, dans cette partie de l'Afrique où cette culture est en usage, et cela malgré l'insécurité de la vie que mènent des populations sans cesse exposées à la guerre et aux pillages. Les provisions ne sont guère nécessaires, parce que le climat permet de faire plusieurs récoltes la même année ; les graines des céréales sont toutefois conservées, mais ne peuvent l'être longtemps à cause de l'humidité ou des insectes. Livingstone voit dans cette circonstance la raison qui fait brasser aux nègres de grandes quantités de bière, lors d'une abondante moisson (pp. 56-57).

Ces faits sont intéressants ; mais ce qui est intéressant surtout, c'est de constater que pour expliquer la rareté relative des provisions, l'auteur a ici recours à des raisons très simples, très plausibles, au lieu de faire intervenir l'idée de certaines survivances de l'époque pré-économique.

Plus loin, il s'occupe de la chasse et décrit la façon de poursuivre le gibier par des groupes de chasseurs, l'attaque en masse, pour le très gros gibier du moins, étant indispensable à raison de l'insuffisance des armes de jet ; d'où aussi l'emploi de pièges plus ou moins ingénieusement combinés. La coopération des hommes d'un même groupe à la chasse et à la pêche entraîne d'ailleurs certaines règles relatives à l'appropriation du butin (pp. 58-59).

Où sont encore, dans tous ces faits, les traces de la non-économie ?

Enfin, Bücher s'étend longuement sur les échanges et le trafic. Il ne peut en méconnaître l'importance. Mais il en nie le caractère économique. Toute cette partie du livre mériterait de faire l'objet d'un examen spécial. L'impression qui se dégage des faits cités ne semble pas en harmonie avec les conclusions de l'auteur. L'hostilité des primitifs à l'idée d'échange devait nécessairement faire partie de son système : l'idée contraire, en effet, aurait dérangé complètement la fameuse doctrine des trois stades économiques successifs, exposée dans le chap. III (pp. 101 et suiv.). Mais que penser d'une thèse qui, pour paraître acceptable, est obligée d'affirmer qu'il n'y avait point de régime d'échanges, à proprement parler, à l'époque homérique ? V. sur ce point, Guiraud, *La main-d'œuvre industrielle dans l'ancienne Grèce*. Paris, 1900, pp. 9 à 12.

relativement d'ailleurs — des « primitifs ». Or, sans l'anthropologie et la préhistoire, sans les enseignements des sciences biologiques, une pareille conclusion serait-elle moins légitime que celle de Bücher? Et n'est-ce pas la preuve évidente de la parfaite stérilité de sa méthode? N'est-ce pas la preuve aussi, que loin d'avoir déduit la théorie des faits, il s'est borné à accommoder les faits à la théorie?

* * *

VII. — Il convient de compléter cette preuve par quelques autres observations.

Bücher croit trouver un indice de la nature peu sociable de l'homme primitif — d'où son isolement économique — dans l'égoïsme extraordinaire qui le caractériserait, et qui se manifeste notamment par la dureté qu'il montre envers ses proches. Il invoque à ce sujet la coutume du meurtre des enfants. Steinmetz a déjà fait justice des erreurs qui ont cours à ce sujet (1). Ici encore on a généralisé en dépit de tout sens critique; on s'est contenté de cueillir des faits au hasard, en les isolant de leur milieu, sans les examiner à la lumière de la psychologie particulière des individus considérés. Il suffira de renvoyer à l'excellent travail de Steinmetz. Mais il est intéressant de signaler à ce propos quelques observations très significatives de Spencer et Gillen, en ce qui concerne les tribus du centre de l'Australie. Ces ethnographes ont constaté, chez les peuplades qu'ils décrivent, des sentiments indéniables de sociabilité, d'altruisme, de bienveillance, même de générosité (2). L'absence de véritable gratitude s'explique chez eux par cette raison qu'ils considèrent le fait de donner comme une chose naturelle. « A l'égard de leurs enfants, ils sont, nous pouvons dire uniformément, sauf de très rares exceptions, bons et attentifs, les portant — hommes aussi bien que femmes prenant ce soin — lorsque la fatigue les accable dans la marche, et veillant toujours à ce qu'ils aient une bonne part de toute nourriture. Il faut ici encore se rappeler que le natif est sujet à des accès de soudaine colère et que, dans un de ces accès, sans trop savoir ce qu'il fait, il peut lui arriver de traiter un enfant avec une grande sévérité. Ils ne se débarrassent pas des vieillards et des infirmes; au contraire,

(1) STEINMETZ *Das Verhältniss zwischen Eltern und Kindern bei den Naturvölkern.— Zeitschrift für Socialwissenschaft.* Tome Ier, pp. 607 et suiv.

(2) SPENCER and GILLEN. *The native tribes*, pp. 48 et suiv. — Les mêmes auteurs, *The northern tribes*, pp. 31 et suiv.

ceux-ci sont traités avec une bonté particulière, recevant une part de la nourriture qu'ils sont incapables de se procurer pour eux-mêmes » (1).

Ces dernières remarques font justice aussi de l'argument que Bücher prétend tirer de certains usages barbares concernant les vieillards. Ces usages existent, on ne le conteste pas. Mais s'ils n'existent point partout, chez les primitifs que l'on représente comme les plus grossiers, il n'y a aucune raison d'en expliquer la présence, là où ils existent, par l'état social hypothétique que l'on place à l'origine. Dans une étude scientifique de la question, il y aurait à rechercher si certaines des coutumes révoltantes dont il s'agit ne sont pas un produit de la « culture », pour parler comme Bücher, bien plutôt que des survivances d'un stade de « non-culture »! Une telle recherche, poursuivie jusqu'à l'explication des causes du phénomène, serait vraiment sociologique et augmenterait la somme de nos connaissances; au contraire, l'accumulation de faits disparates, pris de droite et de gauche, pour appuyer une thèse échafaudée sur de purs raisonnements, ne peut engendrer qu'erreurs et malentendus.

Sans approfondir le sujet, ce qui m'entraînerait trop loin, il ne m'est pas cependant possible de ne point trouver bizarre l'idée de considérer la fréquence de l'adoption comme une preuve de la faiblesse des liens naturels entre parents et enfants. On n'ignore pas que l'adoption est parfois en relation étroite avec le culte des ancêtres et qu'elle suppose alors un sentiment familial particulièrement fort. L'adoption a-t-elle partout ce caractère? C'est ce qu'il faudrait rechercher. Mais il suffit qu'elle l'ait quelquefois pour que l'on n'ait pas le droit d'attribuer à cette institution la portée que Bücher lui donne, et qui, *a priori*, paraît bien extraordinaire! On imagine difficilement l'adoption, c'est-à-dire l'imitation artificielle de la filiation, sans la reconnaissance préalable de l'importance des rapports qui naissent de la famille naturelle!

* * *

VIII. — Que faut-il penser de la séparation économique des sexes, autre phénomène auquel Bücher paraît attacher une grande valeur au point de vue de la démonstration de sa thèse? Ici encore, il ne s'agirait, la plupart du temps, que d'une survivance; car la communauté que suppose l' « économie » proprement dite apparaît déjà chez les primitifs les plus avancés. Mais elle n'est

(1) *The native tribes*, pp. 50-51.

qu'imparfaite et présente des traces nombreuses de l'état de choses antécédent, c'est-à-dire du « stade de la recherche individuelle de la nourriture » (1).

L'une de ces traces consiste dans l'attribution, à chaque sexe, de travaux particuliers, chez presque tous les peuples qui se trouvent à un degré de civilisation peu avancé (2). D'après Bücher, il ne semble pas que, dans la répartition des tâches entre les sexes, telle que la règle la coutume, la considération des différences d'aptitudes naturelles ait été la préoccupation dominante. « On ne peut affirmer du moins que le sexe faible ait reçu partout en partage le travail le moins fatigant. Alors que dans l'économie domestique normale des civilisés, il y a une séparation en quelque sorte transversale entre le travail productif, qui incombe à l'homme, et la réglementation de la consommation, qui appartient à la femme, chez les primitifs, la division des tâches est pour ainsi dire longitudinale. Chaque sexe participe à la production, et chaque sexe a souvent aussi un domaine propre de consommation » (3).

Il y aurait bien des choses à dire au sujet de « l'économie domestique normale » des civilisés (4). Qu'est-ce qu'une économie normale? Il y aurait aussi des réserves à faire en ce qui concerne les catégories économiques de la production et de la consommation, qui apparaissent ici avec une signification un peu inattendue. Mais je passe sur ces questions pour ne m'occuper que du fait « primitif » dont parle l'auteur. Traduit en langage vulgaire, le passage qui vient d'être cité signifie que, chez certains *non-civilisés,* les femmes ont une activité productrice distincte de celle des hommes : ainsi, chez des peuplades qui ignorent jusqu'aux rudiments de l'agriculture, il arrive que, tandis que les hommes vont à la chasse, les femmes s'occupent de récolter des produits végétaux sauvages. Les premières techniques sont en rapport avec cette répartition des tâches, chaque sexe fabriquant les ustensiles nécessaires à l'exercice de son activité propre. D'autre part, les deux sexes mangent parfois séparément et se nourrissent de préférence du produit de leur travail (5). Les *tabous de commensalité,* étudiés récemment par Crawley, dans un livre qui, malgré beaucoup d'obscurités, ne laisse pas que d'offrir un très grand intérêt, se rattachent à des faits de ce genre (6). Ces tabous sont des interdictions, pour les hommes, de manger en compagnie des femmes, ou pour les membres d'un même groupe, de manger ensemble, ou encore, pour un individu déterminé, de manger la nourriture destinée à autrui. La transgression

(1) *Die Stufe der individuellen Nahrungssuche,* p. 32.

(2) pp. 36 et ss.

(3) p. 36.

(4) *Die normale Hauswirtschaft der Kurturvölker.*

(5) Voir les faits cités par Bücher et relatifs aux peuplades du Schingu (Brésil), à certains indiens de l'Amérique du Nord, à des peuplades polynésiennes et micronésiennes, aux Nègres de Songo, aux Baschilanges, aux Wanyamwezi, etc.

(6) CRAWLEY. *The mystic rose. Ad study of primitive marriage,* 1902, pp. 157 et suiv.

de ces prohibitions, comme celle de tout tabou, implique un danger pour l'auteur de l'infraction ou pour celui vis-à-vis duquel le tabou a été méconnu. Crawley établit une relation entre les tabous de commensalité et certaines idées concernant les influences périlleuses susceptibles de naître du contact, de la contagion. La question est de savoir si ces idées sont l'origine réelle des coutumes de l'espèce, comme le pense Crawley (1) avec ceux qui accordent à la magie et à la religion une part prépondérante dans l'explication des phénomènes sociaux, ou si, au contraire, les croyances relatives à cet ordre d'institutions ne sont point plutôt la conséquence de celles-ci. Les idées de l'homme primitif à ce sujet ne seraient alors que de grossiers essais d'explication, sortes de théories métaphysiques à l'aide desquelles l'esprit inculte des sauvages satisferait leurs besoins de coordination logique. A cet égard, il semble bien que la magie, que Frazer considère comme antérieure à la religion, soit une véritable philosophie primitive (2), je dirai même une physique, qui donne naissance à une technique. La magie implique la notion d'ordre et d'uniformité dans l'univers, notion qui est également à la base des doctrines scientifiques actuelles; la magie n'échoue que parce qu'elle repose sur une conception inexacte de la nature des lois qui régissent la succession des faits. Son erreur provient de fausses associations d'idées et tient à des causes qui ne sont point propres aux seuls sauvages, mais dont l'action se fait tout aussi bien sentir chez les hommes incultes dans les civilisations les plus avancées. Il y a dans ces civilisations, si l'on peut ainsi dire, des couches sociales de mentalité différente. En jetant la sonde jusqu'aux couches inférieures, on retrouve une strate mentale qui est partout identique. Les sauvages, à ce point de vue, sont de tous les temps et de tous les pays. L'élite intelligente et pensante de l'humanité ne constitue qu'une faible minorité (3). Crawley fait observer avec infiniment de raison, qu'il n'est pas exact de parler de « survivances » à propos des modes de penser et des usages primitifs qui se remarquent dans les périodes « civilisées ». Il ne s'agit pas, en effet, de formes éteintes, analogues aux fossiles ou aux organes rudimentaires : la nature humaine demeure « potentiellement primitive », et ce phénomène s'explique par la permanence de causes fonctionnelles. Sans l'éducation, chacun resterait toujours « primitif » (4).

---

(1) Op. cit., chap. I, pp. 1 et suiv.

(2) Frazer. *The Golden Bough,* seconde édition, 1900; t. I, pp. 9, 62, 70 et suiv.

(3) Cf. Frazer, op. cit., I, pp. 73 et suiv. — Tylor. *Primitive culture,* 3e éd. 1891, t. I, p. 7, avait déjà dit qu'à certains points de vue, il n'y a guère de différence entre un laboureur anglais et un nègre de l'Afrique centrale. Il est bien entendu que ces remarques ne visent pas les classes criminelles (mendiants, voleurs de profession, etc.) des grandes villes. C'est par un abus de langage que l'on assimile les professionnels du crime à des sauvages (v. Tylor, I, p. 43). On n'entend parler ici que des classes sociales composées d'hommes normaux, mais incultes ou peu cultivés.

(4) Crawley. *The mystic rose,* p. 4.

Que des croyances superstitieuses ou magiques aient déterminé et déterminent certains modes d'activité sociale, cela ne paraît point contestable. Pour ce qui est des rites magiques destinés à produire des phénomènes naturels, tels que la pluie, le vent, le tonnerre, il n'y a point de doute. La même observation s'applique aux institutions religieuses proprement dites, lorsqu'elles sont bien caractérisées comme telles : le rituel, l'organisation ecclésiastique, le culte, ne se comprennent guère que comme des produits de certaines croyances religieuses. Mais quand il s'agit d'actes de la vie sociale de tous les jours, surtout chez des peuplades sans organisation religieuse définie, quand il s'agit de la technique industrielle, des institutions familiales ou politiques, des relations sexuelles, des occupations banales relatives à la recherche et à la préparation de la nourriture, aux repas, etc., il est permis de se demander si la part d'influence directe des superstitions magiques ou des idées religieuses sur la façon de se conduire des primitifs n'a pas été souvent exagérée.

Souvent on a l'impression que les théoriciens ont pris la cause pour l'effet. C'est une impression dont il est, par exemple, difficile de se défendre lorsque l'on étudie les travaux, déjà nombreux, qui ont été publiés sur le totémisme. Les règles de l'exogamie sont-elles la conséquence des croyances totémiques? Les prohibitions matrimoniales, entre personnes de catégories déterminées, proviennent-elles des idées superstitieuses qui se rattachent au totémisme?

Lang a récemment soutenu la thèse inverse. A son avis, l'exogamie est le fait primitif: c'est l'existence de la coutume exogamique qui aurait donné ultérieurement naissance à l'idée d'un danger attaché à sa violation (1). Les croyances totémiques auraient ajouté une sanction supra-normale à la tendance exogamique préexistante, qui n'aurait point son origine dans des idées superstitieuses. Quant aux noms totémiques, ils proviendraient de sobriquets donnés aux groupes (2) : les mythes totémiques ne seraient que des explications inventées après coup (3).

Je ne prétendrai pas que Lang ait complètement élucidé la question, bien que son hypothèse soit séduisante et qu'il l'appuie de solides raisons. Quoiqu'on en pense, elle a cet avantage d'expliquer l'obscur par le clair, à la différence de tant d'autres théories qui semblent avoir pour visée principale d'aboutir à l'inintelligible. Je sais bien qu'il y a ici un écueil à éviter : il faut se garder, dans l'étude des origines sociales, de prêter à l'homme primitif des idées modernes, des idées qui relèvent de la logique des civilisés, voire des idées

---

(1) Andrew Lang. *Social origins*. London, 1903, v. pp. 40-41 ; v. aussi pp. 185-186.

(2) Il est bon de faire remarquer que la théorie de Lang reste indépendante de l'explication qu'il donne de l'origine des *noms* totémiques.

(3) Lang, op. cit., pp. 161 et suiv.; 187, 188.

scientifiques : ainsi, il n'est plus soutenable que la prohibition des mariages entre proches ait été délibérément introduite à la suite de la constatation des mauvais effets produits par les unions consanguines (1). En ce sens, Durckheim a raison de s'élever contre l' « artificialisme », comme il dit, que l'on prête parfois à tort aux primitifs (2). Peut-être lui reprocherait-on, avec quelque raison, de tomber dans l'erreur contraire; car si l'on ne voit pas très bien le primitif procéder par des réformes d'ensemble, qui supposent un développement considérable des facultés d'abstraction, il semble d'autre part établi que chez les populations considérées comme très arriérées, des modifications à la coutume peuvent être volontairement introduites sous l'influence d'hommes jouissant d'une grande autorité morale. Spencer et Gillen ont développé à ce sujet, d'après leurs observations sur les tribus du centre de l'Australie, des considérations dont on ne saurait contester la grande valeur (3). Seulement, si le sauvage est un être logique comme le civilisé (4), on ne doit pas perdre de vue que son activité logique se meut dans un monde d'idées différentes des nôtres : et ceci encore doit s'entendre sous les réserves qui déjà ont été indiquées, à savoir que les primitifs sont de tous les temps et de tous les pays, et que, par exemple, lorsque Frazer parle, dans une même phrase, des rusés et malins « sauvages » de l'Australie, de l'Afrique et de l'Ecosse (5), il n'y a, dans l'expression dont il se sert, absolument rien de paradoxal.

Il n'est pas toujours aisé, dans l'étude des origines sociales, de faire la part de l'inconscient. Le rôle des sentiments pour ainsi dire instinctifs est à coup sûr considérable. Mais supprimez de la vie sociale, même élémentaire, les actes accomplis délibérément et consciemment, et tout se perd dans le vague. Cette vérité est au surplus indépendante de la notion que l'on peut se faire de la nature de la conscience. Elle n'implique pas non plus la moindre adhésion aux doctrines qui réduisent l'histoire au récit de l'action des grands hommes. Elle signifie tout simplement que dans le domaine des inventions techniques, comme

---

(1) C'est en ce sens que HOWITT et FISON, p. ex., interprètent les théories de MORGAN. V. *Kamilaroi and Kurnai,* Melbourne, 1880, pp. 99, 115, 160, 161. Cf. SCHURTZ. *Altersklassen und Männerbünde.* Berlin, 1902, p. 76. Pour SCHURTZ, l'horreur de l'inceste provient d'un instinct; c'est aussi le sentiment de WESTERMARCK. *Origine du mariage* (trad. fr.), Paris, 1895. Mais cette explication n'explique rien.

(2) *L'année sociologique,* 1e année, p. 15, note 2; et 5e année, p. 117.

(3) *The native tribes,* pp. 11 à 15. — *The northern tribes,* pp. 26 et s.

(4) TYLOR. *Primitive culture,* 3e éd. London, 1891, I, p. 153. It is no more reasonable to suppose the laws of mind differently constituted in Australia and in England, in the time of the cave dwellers and in the time of the builders of sheet-iron houses, than to suppose that the laws of chemical combination were of one sort in the time of the coal-measures and are of another now.

(5) *The Golden Bough,* I, p. 10. ...the... cunning and malignant savages in Australia, Africa and Scotland.

dans le domaine des institutions, il faut faire la part d'une multitude de petites initiatives, de petites innovations, qui s'additionnent ou se substituent les unes aux autres, qui se propagent et se transmettent par l'imitation et dont l'accumulation finit par constituer ce milieu très complexe au sein duquel l'activité de l'homme évolue, dont elle subit profondément l'influence et sur lequel elle réagit à son tour pour le modifier. Niera-t-on qu'il en soit ainsi dans les groupes sociaux auxquels nous appartenons? Et si cela n'est point niable, de quel droit établirait-on, entre le mode d'action des « primitifs » et celui des « civilisés », un fossé infranchissable? La nature mentale de l'homme est essentiellement la même dans toutes les races. Il n'y a que des différences de degrés; quelque énormes d'ailleurs qu'elles puissent être, si l'on ne considère que les extrêmes, elles n'ont plus rien qui doive étonner lorsque l'on rétablit toute la gamme des nuances intermédiaires (1).

On retiendra de cette digression que la reconstitution psychologique du primitif est chose délicate, qu'elle exige des observations très attentives et très spéciales, et qu'à cet égard, ce n'est point tant la multiplicité des faits qui importe que leur juste interprétation. Et cette remarque me ramène à Bücher, qui, dans son explication de la prétendue séparation économique des sexes, des coutumes que j'ai signalées sous le nom de tabous de commensalité et de quelques autres faits encore, où il croit voir des traits primitifs d'économie individuelle, c'est-à-dire des survivances de son état hypothétique primordial « sans économie », est véritablement d'un simplisme qui déconcerte.

Conçoit-on qu'il soit possible d'étudier de semblables phénomènes en bloc, sans se préoccuper des croyances qui les accompagnent dans beaucoup de cas, et qui, sans doute, les expliqueraient jusqu'à un certain point, sinon dans leur origine, du moins dans leurs manifestations actuelles? Et quant à leur origine, que signifie au fond l'interprétation proposée? On cherche vainement en quoi la division des tâches entre les sexes, l'existence de règles strictes concernant la consommation et les autres usages analogues, seraient l'indice d'un stade de « non-économie ». Car enfin, ce stade supposerait une activité essentiellement déréglée, capricieuse, anarchique; et l'on ne constate rien de pareil, on se trouve en présence de coutumes bien définies, bien caractérisées, dont parfois l'observance est imposée quasi religieusement. Et l'attribution exclusive de certains travaux aux hommes, de certains autres travaux aux femmes, implique une sorte d'organisation de la production, qui est la négation même de l'état hypothétique imaginé par Bücher.

---

(1) V. sur ce point Keane. *Ethnology*. Cambridge, 1896, p. 160; cf. pp. 48, 49. Il faut relire aussi, à ce sujet, les œuvres de Tarde.

*
* *

IX. — Je ne reprendrai point ici, pas plus que je ne l'ai fait pour d'autres questions, l'ensemble des observations ethnographiques que Bücher invoque. Je me bornerai à examiner, à titre d'exemple, les prétendus faits de séparation économique des sexes qu'il signale chez les Indiens du Schingu (Brésil). Karl von den Steinen (1) s'exprime en ces termes au sujet de ces peuplades :

« Tandis que l'homme chassait, la femme a inventé l'agriculture. Comme dans tout le Brésil, les femmes ne se bornent pas à préparer le manioc à la maison : ce sont elles aussi qui le cultivent. A l'aide de morceaux de bois pointus, elles débarrassent le sol des mauvaises herbes, elles posent en terre les fragments de tige au moyen desquels on repique le manioc, et vont chercher quotidiennement leur provision, qu'elles traînent dans des paniers lourdement chargés. L'homme, par contre, plante le tabac, dont la femme n'use point. Au Schingu, la femme a déjà, dans une large mesure, son mot à dire; dans un état de civilisation plus primitif, il se peut qu'elle ait été réellement une bête de somme et de labeur; encore aujourd'hui, elle doit rester éloignée de la plupart des fêtes et des danses d'animaux exécutées par les hommes. Mais que l'on considère le cas d'un peu plus près. L'homme est plus courageux et plus agile; à lui la chasse et l'usage des armes. Là donc où la chasse et la pêche jouent encore un rôle important, et pour autant qu'il y ait une certaine division du travail, la femme doit prendre soin de la production, du transport et de la préparation des autres subsistances. La division n'a rien d'arbitraire : elle tient aux circonstances naturelles ; mais elle a cette conséquence, insuffisamment appréciée, que la femme, dans son domaine de travail, acquiert aussi bien des connaissances propres que l'homme dans le sien. Nécessairement, il doit en être de même à chaque stade inférieur ou supérieur. L'habileté consommée de l'Indienne dans la culture du manioc a son analogie déjà chez les peuples purement chasseurs. La femme du Bororo, armée d'un bâton pointu, allait dans la forêt, cherchant des racines et des tubercules; pendant les incursions à travers le territoire, lorsqu'une société d'Indiens émigrait, cette chasse spéciale était l'affaire de la femme, tandis que l'homme suivait à la piste les animaux. Grimpant aux arbres, elle récoltait des noix palmistes dont elle emportait de lourdes charges. Et l'Indienne étant la sujette de l'homme,

(1) K. von den Steinen. *Unter den Naturvölkern Zentral-Brasiliens*. 2. Auflage. Berlin, 1897, pp. 206 et suiv.

sa situation, lors du partage du poisson et du gibier, ne lui était point à profit; elle devait même alors se contenter du butin végétal qu'elle s'était procuré elle-même. Au Schingu, si les hommes tressaient le gril à rôtir et rôtissaient le poisson et la viande, si les femmes cuisaient les « beijus » (galettes de manioc), les boissons, les fruits, et rôtissaient les noix palmistes, que pouvait signifier cette division de la cuisine en cuisine animale des hommes et cuisine végétale des femmes, sinon que chacun des deux sexes était encore resté dans son « ressort » primitif? »

J'ai cru devoir reproduire ce passage intégralement et l'on va voir pourquoi. Dans la 2e édition de son livre (1), Bücher le cite *in extenso*, mais en omettant la phrase, pourtant essentielle, où von den Steinen constate que la répartition des tâches entre les sexes n'a rien d'arbitraire et qu'elle dépend des circonstances naturelles. Dans la 3e et la 4e édition (2), Bücher ne donne plus que de simples extraits du passage, en les paraphrasant; il ne mentionne pas davantage la remarque caractéristique de von den Steinen. C'est d'autant plus regrettable que sur le point en question, Bücher est en opposition manifeste avec von den Steinen, dont l'opinion, qui s'appuie sur des observations personnelles et directes, ne méritait sans doute point d'être négligée aussi aisément.

Autre remarque importante : von den Steinen ne dit point que les hommes ne consomment que la nourriture animale qu'ils préparent, et que par suite la nourriture végétale soit exclusivement réservée aux femmes. Ainsi le manioc est certainement utilisé par tous les indigènes, sans distinction de sexe. Il n'est pas dit non plus que les femmes ne mangent jamais que des aliments végétaux; il est tout bonnement affirmé que, sur les produits de sa chasse et de sa pêche, l'homme se réserve la meilleure part (3). Un fait aussi simple n'a pas besoin d'explication.

---

(1) La phrase de von den Steinen est ainsi conçue : « Die Teilung *ist keine der Willkür, sondern eine der natürlichen Verhältnisse, aber sie* hat die nicht genug gewürdigte Folge dass die Frau, etc... » Bücher (zweite Auflage, Tubingen, 1898, page 37) reproduit la phrase de la manière que voici : « Die Teilung hat die nicht genug gewürdigte Folge, dass die Frau, etc... » en omettant, sans d'ailleurs l'indiquer par des points suspensifs, les mots essentiels ci-dessus imprimés en caractères italiques. — Voir aussi la traduction française de la 2e éd. publiée par Hansay, sous le titre de *Etudes d'histoire et d'économie politique*. Bruxelles et Paris, 1901, page 31. Il est à remarquer que le traducteur rend les derniers mots du passage de telle façon qu'il attribue à von den Steinen une opinion que celui-ci n'a pas exprimée. Le texte allemand porte ... « welchen anderen Sinn konnte diese Teilung in animalische Männer-und vegetabilische Frauen Küche haben, als dass ein jedes der beiden Geschlechter noch in seinem uralten Ressort verblieben war. » Hansay traduit : « Cuisine animale pour les hommes, végétale pour les femmes, c'est bien la preuve que les deux sexes continuaient comme jadis *à mener une existence séparée* ». On ne peut dire qu'il y ait ici de contresens à proprement parler. Mais la pensée de von den Steinen est plus précise : elle vise le fait de la différence des *modes d'activité*, ce qui n'implique nullement une *existence séparée*, un isolement économique au sens où l'entend Bücher.

(2) pp. 37 et 38.

(3) V. VON DEN STEINEN, op. cit., pp. 202 à 211.

Ce qu'il y a d'intéressant à noter dans les faits rapportés par von den Steinen, c'est le développement, chez les deux sexes, d'aptitudes techniques spéciales résultant d'une division toute naturelle des occupations primitives. La chasse, le métier des armes à l'homme, c'est-à-dire le mouvement, l'activité violente; à la femme, les occupations sédentaires, l'activité plus calme, ce qui ne veut pas dire moins fatigante : tout logiquement, chaque sexe se perfectionne dans sa spécialité. Ce seront les femmes, par exemple, qui inventeront et perfectionneront la poterie, pour le transport de l'eau, et plus tard pour la cuisson à l'eau de la nourriture végétale; les hommes, qui n'ont pas eu l'occasion de pratiquer cette technique, continueront à rôtir les viandes comme à l'origine, la cuisson à l'eau étant l'affaire des femmes. La tendance à répéter machinalement les mêmes actes, la routine, si l'on veut, fixent ainsi des usages qui, à la longue, lorsque les conditions du milieu se sont transformées, peuvent paraître bizarres, mais dont l'origine s'explique par des raisons élémentaires et au demeurant fort naturelles. Supposons maintenant que cette sorte de pétrification des usages soit poussée à l'extrême, qu'à raison même de l'oubli où l'on est de leur cause première, qu'à raison aussi de leur existence immémoriale et de leur singularité apparente on leur prête un caractère d'inviolabilité absolue, une valeur en quelque sorte sacrée : et voilà la naissance des tabous. L'hypothèse me paraît digne d'examen. Mais sans y insister, il sera bien permis de conjecturer que la solution des problèmes que soulève l'étude des origines sociales se trouverait singulièrement simplifiée, le jour où l'on renoncerait une bonne fois à chercher des explications trop profondes.

Quoiqu'il en soit, deux choses sont à retenir des constatations de von den Steinen. La première, c'est que, contrairement à ce que soutient Bücher, la répartition des travaux entre les sexes, chez les Indiens du Schingu, est originairement en corrélation avec leurs aptitudes naturelles. La seconde, c'est que l'état de choses qui nous est décrit implique une coopération de tous à la vie en commun, un ordre réglé de la production, un certain développement de la technique, dont les procédés se transmettent, en se perfectionnant, de génération en génération. La division du travail entre les sexes n'a rien de commun avec l'isolement imaginé par Bücher. Loin de nous apparaître comme un indice de la « non-économie » primitive, ce fait est, au contraire, en corrélation directe avec le progrès économique (1).

---

(1) Les autres faits de prétendue séparation économique, cités par Bücher, se rapportent à des populations beaucoup moins arriérées que les Indiens du Schingu et ont donc encore moins de valeur probante. Comment Bücher peut-il invoquer ici l'usage des maisons communes, réservées aux hommes? Elles sont, dit-il, un obstacle à la formation d'une « économie » familiale. Mais ces maisons communes sont en général réservées aux hommes non mariés, les hommes mariés habitant, avec leurs ménages, dans de petites huttes

*
* *

X. — Il convient de considérer maintenant la théorie de Bücher relative aux origines du travail. On va voir qu'elle procède de la même conception d'un type conventionnel du primitif, qui ne serait pas autre chose, pour ainsi dire, qu'un civilisé retourné.

Essentiellement paresseux, insouciant. imprévoyant, dépourvu de la notion du temps, sans aucune idée de la valeur des choses, incapable de transmettre à ses descendants les connaissances acquises par l'effet du hasard, comment ce primitif « non économique » a-t-il pu donner naissance au civilisé « économique »? Serait-ce par l'effet de quelque fatale et mystérieuse loi d'évolution? Telle semble bien l'idée de Bücher, lorsqu'il affirme qu'il n'y a pas de tournant brusque dans l'histoire (1), et que tout croît et tombe en décrépitude à la façon de la plante. C'est ainsi qu'autrefois Savigny expliquait le développement du droit, et que certaines philosophies de l'histoire, qui n'ont pas résisté à la critique, croyaient faire saisir les causes de la grandeur et de la décadence des civilisations.

Tout change, tout évolue; le travail, la technique n'échappent pas à cette inexorable loi ; et si l'on remonte aux origines, ces phénomènes se résolvent dans l'indistinction du chaos : le travail, d'après Bücher, provient du non-travail. Le travail, chez les primitifs, est une apparition tout-à-fait *nébuleuse* (2). Originairement, le travail se confond avec le jeu ; ou plutôt, l'activité humaine qui, plus tard, deviendra du vrai travail, n'est au début que la manifestation d'une sorte d'instinct, instinct d'imitation, instinct d'expérimentation, qui s'exprime par des jeux. La domestication des animaux ne se serait appliquée d'abord qu'à des espèces sans utilité propre, que l'homme aurait apprivoisées pour son plaisir ou pour des motifs d'ordre religieux. L'industrie aurait débuté par le tatouage, la déformation de certaines parties du corps, ensuite la confection de parures, de masques, de dessins sur l'écorce des arbres, de pétroglyphes et autres fantaisies. L'imitation des animaux semble avoir été un penchant universel : d'où, par

---

distinctes de la maison commune; et, au surplus, l'institution des maisons communes (V. Schurtz. *Altersklassen und Mannerbünde.* Berlin, 1902, pp. 202 et suiv.) est essentiellement communiste. Comment alors y voir une preuve d'individualisme économique? Enfin, on ne voit pas en quoi la coutume que des peuples polygames ont d'attribuer une hutte spéciale à chaque femme, procéderait du stade primitif universel de la recherche individuelle de la nourriture (Bücher, pp. 43, 44, 47).

(1) p. 35.

(2) Ein recht nebelhaftes Gebilde... (p. 32).

exemple, la prédominance des représentations animales ou humaines dans les dessins rupestres et les sculptures des Bochimans, des Indiens, des Australiens. La poterie, la sculpture du bois, la vannerie commencent par la reproduction de types animaux; même lorsqu'on en vient à fabriquer des objets d'usage journalier (poteries, escabeaux, etc.), la figure animale est généralement conservée. Dans les danses, l'imitation des mouvements et des cris d'animaux joue un rôle essentiel. D'autre part, toute activité régulièrement poursuivie prend une forme rythmée et se confond, en un tout indissoluble, avec le chant et la musique. Bücher s'est donné la peine de grouper, dans un livre qui grossit à chaque édition (1), un nombre considérable de chants en usage, chez les primitifs, et même chez les civilisés, pour marquer la mesure rythmique d'une foule de travaux, accomplis individuellement ou par groupes. Les faits qu'il a réunis sont intéressants; mais aux yeux de l'observateur ordinaire, ils ne relèvent rien de particulièrement neuf. Ils semblent intéresser le physiologiste et le psychologue, curieux d'étudier les conditions physiques et mentales de l'activité musculaire, plutôt que le sociologiste qui se préoccupe avant tout des conditions extérieures des actions humaines.

Mais, pour le professeur Bücher, ces faits ne sont pas ce qu'un vain peuple pense. Le rythme est un principe économique d'évolution (2). A l'origine, le travail, l'art, le jeu se confondent dans l'indistinct. Ils ne se sont différenciés que par un processus d'évolution sociale « qui, du point de vue réel, apparaît comme une différenciation et une intégration, et qui, du point de vue personnel, se traduit par la coopération et la division du travail ».

S'il en est bien ainsi, on ne contestera point au professeur de Leipzig que le travail ne soit vraiment, à l'origine, un phénomène nébuleux; et l'on reconnaîtra sans peine que le savant économiste a fait de son mieux pour donner à ses lecteurs une idée aussi adéquate, c'est-à-dire aussi brumeuse que possible, de cette nébulosité des commencements.

La technique elle-même se perd, à son origine, dans les mêmes brouillards : elle aussi sort du jeu, et ce n'est que peu à peu, insensiblement, qu'elle est appliquée à des buts d'utilité. Le jeu est plus ancien que le travail, l'art est antérieur à la production utile (3). Même chez les primitifs les plus développés, où les deux éléments commencent à se dissocier, la danse précède ou suit encore toute occupation importante (danses de guerre, de chasse, de moisson), et le chant accompagne le travail.

La réfutation de ces affirmations diverses n'est point aisée, non pas à

---

(1) Bücher. *Arbeit und Rhythmus*. Dritte Auflage. Leipzig, 1902.
(2) Op. cit., IX : *Der Rhythmus als ökonomisches Entwicklungsprinzip*, pp. 397 et s.
(3) *Entstehung der Volkswirtschaft*, pp. 34 et s.

Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif

PAR

Louis WODON

L'auteur, à propos des travaux du professeur Karl Bücher, de Leipzig, sur les origines de l'activité économique et de la technique, fait ressortir certaines erreurs de méthode fréquentes dans l'étude de l'homme primitif.

On sait que K. Bücher a prétendu qu'à l'origine l'homme n'était pas guidé, dans son activité productrice, par le « mobile économique » et que le travail, dans le principe, se confondait avec le jeu et l'activité esthétique. Ces théories reposent sur l'observation des peuplades sauvages actuelles ou plutôt des « survivances » d'un état prétendûment antérieur que l'on découvrirait chez ces peuplades.

Reprenant et discutant les faits invoqués par K. Bücher, l'auteur démontre que la thèse du savant professeur est dépourvue de fondement. Le primitif n'est ni plus ni moins que le civilisé sous l'action du « mobile économique », « mais le premier pense avec sa cervelle de primitif et agit avec les moyens » que lui fournit la civilisation rudimentaire à laquelle il appartient ; l'autre » dispose d'un instrument mental perfectionné par l'éducation et il met en » œuvre les ressources innombrables que lui offre toute cette capitalisation » d'idées, de procédés, d'inventions accumulées par des siècles, dont l'ensemble » constitue ce que nous appelons la civilisation moderne ». Quant à la prétendue confusion originaire du jeu, du travail et de l'art, elle n'est nullement établie par les observations ethnographiques.

Le point de vue de l'auteur est nettement psychologique : « Sans l'aide » de la psychologie, qui lui fournit d'indispensables matériaux, la sociologie » risque, dit-il, de se perdre dans la phraséologie pure. »

raison des faits sur lesquels elles reposeraient, mais, au contraire, par le motif qu'elles ne reposent sur rien, et qu'ainsi elles ont le caractère de véritables propositions dogmatiques. Or, on ne réfute pas un dogme : on y croit ou on n'y croit pas. Mais on peut toujours exposer les raisons que l'on a de ne pas y croire; et c'est à quoi l'on va s'essayer.

Tout d'abord, il est permis de se demander en quoi l'accompagnement de certains travaux par des chants ou l'usage des danses de guerre ou de chasse seraient de nature à nous éclairer sur les origines du travail, c'est-à-dire des techniques productives. Est-ce que par hasard on soutiendrait que la guerre, la chasse, la moisson seraient des produits du chant ou de la danse? A ce compte, un observateur qui constaterait que les régiments vont précédés d'un corps de musique, pourrait tout aussi bien prétendre que l'organisation militaire et la stratégie sont issues, par différenciation, d'un mode d'activité relevant de l'esthétique musicale. On dira peut-être que nous prêtons à Bücher des idées ridicules, que telle n'a jamais été sa pensée, qu'il faut interpréter ses assertions d'une manière plus raisonnable. Mais alors, que veut-il dire? Des sauvages dansent ou chantent à propos de certains actes importants de la vie sociale. Fort bien. Ils ont leurs raisons pour cela, et l'étude de leur psychologie nous les ferait connaître. S'il s'agissait de civilisés, on ne mettrait pas un seul instant en doute la nécessité de procéder tout d'abord à une étude semblable, qui nous révélerait les mobiles des actes à interpréter. On tâcherait de mettre ces actes en rapport avec les croyances régnantes, les traditions, les conditions générales de la vie, et l'on réussirait peut-être à découvrir quelque explication claire et simple. Mais il s'agit de sauvages, et alors il semble que le premier devoir du chercheur soit de rattacher les faits qu'il observe à quelque principe obscur. De là les confusions les plus étranges.

On se demande en vain en quoi la prédilection que certains sauvages semblent avoir pour la reproduction, en dessin ou en gravure, de formes animales, pourrait nous éclairer sur les origines de la domestication des animaux, et tendrait à prouver qu'elle n'aurait été tout d'abord qu'un jeu. Il est difficile de voir dans cette liaison d'idées disparates autre chose que de l'incohérence. On démontrerait d'ailleurs que l'apprivoisement à titre d'amusement aurait précédé la domestication proprement dite — ce qui n'a rien d'impossible — que cela ne prouverait pas encore que le travail fût sorti du jeu. Car enfin, l'homme travaillait et avait inventé des techniques multiples avant de s'assujettir des animaux. Beaucoup d'inventions, les premières inventions surtout, selon toute probabilité, proviennent du hasard. Mais le hasard seul n'en est pas la cause; sans la réflexion de celui qui imagine de tirer parti de ce que le hasard lui a fait apparaître, point d'invention. Le hasard n'est que l'occasion qu'il faut saisir. Et on ne la saisit que grâce à un travail mental de réflexion, bien différent

du jeu. Pourquoi s'obstiner à faire du cerveau du primitif un organe qui n'a presque rien de commun avec le cerveau du civilisé?

Les idées de Bücher, sur le point qui nous occupe, sont à rapprocher de celles qui hantent l'esprit de certains théoriciens du totémisme. C'est ainsi que F.-B. Jevons, par exemple, dans un livre admirablement composé, mais dont les conclusions sont des plus conjecturales, veut faire remonter la domestication des animaux à la coutume que les peuples pratiquant le totémisme auraient eue d'élever en captivité l'animal totémique (1). Marillier a péremptoirement démontré que cette hypothèse était sans fondement (2). Le même Jevons a voulu rattacher au totémisme les origines de l'agriculture (3). Marillier (4) n'a pas eu de peine à réfuter non plus cette théorie aventureuse, et sa réfutation est sans réplique. Il fait observer avec beaucoup de raison, qu'à supposer que la vénération du sauvage pour son totem ait déterminé le membre du clan du blé, du clan du maïs, à conserver quelques épis, on ne saisit pas bien comment, *à moins d'un hasard,* le primitif aurait pu découvrir que les graines semées reproduisaient la plante! Or, ce hasard est susceptible de se produire, quel que soit le mobile qui ait fait conserver les graines. Pourquoi donc faire intervenir à ce propos la religion ou la magie? Ajoutons encore que le hasard qui a mis l'homme sur la trace de la découverte dont Jevons cherche l'explication, n'a pu donner de résultats féconds que parce qu'on a eu l'idée d'en tirer pratiquement parti. Et cette idée-là est, à proprement parler, l'invention même. D'après Marillier, loin d'admettre que l'agriculture soit une conséquence du totémisme, on inclinerait plutôt à penser que certaines céréales sont devenues des totems à raison de leur valeur alimentaire connue (5). Et, pour le signaler en passant, rien ne prouve que les cultes agraires aient eu tous une origine totémique.

Il a paru intéressant de mettre en parallèle les théories de Jevons avec celles de Bücher : si les explications ne sont pas identiques, elles accusent du moins la même tendance; elles trahissent les mêmes erreurs de méthode; elles donnent prise aux mêmes objections.

En ce qui concerne les origines de la technique, il faut insister sur les singulières méprises dans lesquelles est tombé le savant professeur de Leipzig.

De ce que beaucoup de primitifs se tatouent, dessinent ou fabriquent des objets de parure ou d'ornementation, il n'est point permis de conclure que l'art a précédé partout la production utile. Et il est abusif surtout de

(1) F.-B. Jevons. *Introduction to the history of religion.* London, 1896, pp. 120, 121.

(2) L. Marillier. *La place du totémisme dans l'évolution religieuse. Revue de l'histoire des religions,* t. 36 (1897), pp. 365 et suiv.

(3) Op. cit., pp. 210 et suiv.; cf. pp. 222 et suiv.

(4) Loc. cit., p. 378.

(5) Loc. cit., p. 379.

prétendre que l'application de l'activité du primitif à l'invention ou à la reproduction de certains dessins ou de certains objets, soit en quelque façon différente de ce que nous appelons le travail.

Quant au premier point, Grosse dit très justement : « La plupart des productions artistiques des primitifs ne doivent pas leur origine à des préoccupations purement esthétiques; elles doivent en même temps servir un but pratique, qui semble souvent le motif principal, tandis que la satisfaction esthétique ne vient qu'en second lieu. Les ornements primitifs, par exemple, ne sont pas originairement des ornements, mais des symboles et des marques pratiques. En d'autres cas, l'intention esthétique est manifeste, mais ce n'est, au moins d'une façon générale, qu'en matière de musique qu'elle est la cause unique de l'activité artistique » (1).

Et Grosse ajoute à ces observations la remarque très importante que voici : « Les peuples supérieurs sont, sous ce rapport, les égaux des peuples inférieurs; chez eux on trouve également peu d'œuvres artistiques — abstraction faite de la musique et des ornements — qui doivent leur origine uniquement à un intérêt esthétique. Mais si l'activité artistique des peuples inférieurs ne se manifeste presque nulle part d'une manière absolument pure, elle est pourtant partout évidente et revêt les mêmes formes que chez les peuples supérieurs ».

Haddon aboutit à des conclusions analogues. Analysant les raisons de la décoration des objets fabriqués par l'homme, il rattache à quatre ordres de besoins les origines de l'art décoratif : besoins esthétiques, et, à ce sujet, il est d'avis que le sens esthétique de l'artiste primitif n'est pas, après tout, très différent de celui de l'artiste civilisé; besoins d'information ou de communication : certains dessins sont des marques de propriété, des marques de fabrique ou des signes pictographiques, sorte d'écriture représentative; besoins de richesse, ou plutôt de réputation, l'idée de supériorité sociale s'attachant à la possession d'objets remarquables; enfin, besoins magiques ou religieux, soit qu'il s'agisse de l'attribution de propriétés mystérieuses à certaines formes ou à certaines combinaisons de lignes, soit qu'il s'agisse de symboles ou simplement de représentations figuratives des êtres surnaturels (2).

L'étude de l'art des primitifs est encore à ses débuts. Néanmoins, les faits déjà très nombreux mis en lumière par Grosse et par Haddon, suffisent à faire apparaître le caractère superficiel des théories du genre de celle de Bücher. Comment ne pas être frappé de la puérilité des suppositions de celui-ci, lorsqu'on suit, avec Haddon, la transformation singulière subie par certains objets primitivement utiles, qui, peu à peu, ont perdu toute valeur pratique, pour devenir de

---

(1) GROSSE. *Les débuts de l'art.* Trad. franç. par E. DIRR. Paris, 1902, pp. 229-230.
(2) HADDON. *Evolution in Art.* London, 1895, pp. 200 et ss.

simples ornements? Loin qu'ici « l'art ait précédé la production utile », c'est exactement le contraire qui a eu lieu. Haddon a trouvé chez les indigènes des îles Murray (détroit de Torrès), certains ornements en écaille de tortue, qui semblent bien être des dérivés du hameçon ordinaire que l'on fabrique à l'aide de la même substance. Ces ornements sont des sortes de pendeloques. Le même auteur a décrit diverses haches décoratives, si l'on peut ainsi dire, qui ne sont pas plus des armes véritables que la masse du sergent d'armes de la Chambre des communes ! (1). Il est clair pourtant que ces transformations supposent l'invention préalable de la hache-outil ou de la hache d'armes : l'utile a précédé le décoratif. On pourrait citer encore le cas où certains ornements, loin d'avoir une origine esthétique, ne sont que la reproduction routinière de formes primitivement imposées par la technique. C'est ainsi que parfois les poteries conservent l'aspect d'ouvrages de vannerie, longtemps après l'abandon du procédé grossier qui consistait à façonner les vases en appliquant de l'argile sur des corbeilles tressées, lesquelles étaient détruites ensuite par le feu, mais laissaient nécessairement dans l'argile les marques caractéristiques de cette sorte de moule (2). On multiplierait aisément les exemples : il suffira de renvoyer au livre de Haddon. La thèse de l'origine esthétique de la technique est dépourvue de fondement.

Il serait d'ailleurs tout aussi faux, prenant cette thèse à rebours, de nier la primordialité de l'art, pour en faire quelque chose de dérivé, le produit d'une civilisation déjà avancée. On n'a pas signalé de peuple, si grossier fût-il, qui n'eût quelque sentiment d'ordre esthétique. Mais on ne connaît pas non plus d'hommes qui ne se soient livrés à quelque travail, qui n'eussent été en possession de quelque procédé technique élémentaire. Voilà tout ce qu'on sait quant aux origines. Le reste n'est qu'imagination pure. L'homme primitif de Bücher est un mythe. L'esprit de système a pu seul le créer. Il n'y a pas un fait, mais pas un seul, que Bücher invoque, qui vienne en quoi que ce soit à l'appui de ses affirmations.

Relevons pourtant encore un passage qui se rapporte à la même question et qui met bien en lumière le vice de la méthode. C'est en jouant, dit-il en substance, que l'homme constitue la technique, et celle-ci n'est appliquée qu'insensiblement à la production de l'utile. Et il cite le fait que, chez les Papous, on ne trouve guere d'ustensiles ou d'armes qui ne portent un embellissement quelconque, inutile en soi.

On se demande en quoi cette constatation, parfaitement banale, pourrait nous éclairer sur les origines de la technique ; car, après tout, avant de penser

(1) Op. cit., pp. 78 et suiv. Sud-est de la Nouvelle-Guinée, Brooker Island (Louisiades), Hervey-Islands, etc.

(2) Haddon, op. cit., pp. 97 et suiv.

L'ARYEN ET L'ANTHROPO-SOCIOLOGIE

PAR LE

Dr E. HOUZÉ

Cette étude a pour but de combattre des *idées reçues*, des *questions admises*, qu'il faut s'efforcer d'éliminer de la Science qu'elles encombrent de matériaux inutilisables.

L'étude critique est divisée en trois parties : la première, l'*Aryen*, comprend la discussion de tous les éléments qui ont servi à imaginer, au milieu des populations de l'Europe, un type humain qui serait supérieur aux autres et qui aurait été, dans le temps et dans l'espace, le facteur de toutes les civilisations. C'est la linguistique, sortie de son domaine, qui a le plus contribué à répandre cette erreur, admise par beaucoup comme un dogme. De l'examen des données linguistiques, historiques, archéologiques et anthropologiques, il résulte une conclusion formelle : l'Aryen, comme type morphologique, n'existe pas, il n'a jamais existé et il ne pourra jamais être retrouvé dans le fouillis des types dont le mélange remonte aux temps préhistoriques.

La deuxième partie, l'*Anthropologie*, est une mise au point qui montre l'évolution, aidée de la sélection, concentrant sur le système nerveux toute son activité transformatrice et progressive. Le cerveau humain est l'aboutissant morphogénique de ce long développement. Le système nerveux, arrivé à ce stade élevé, devient l'intermédiaire entre l'organisme et le milieu. Les aptitudes héréditaires sont transmises à l'individu; celui-ci seul les adapte, par son activité personnelle, aux circonstances, aux exigences du milieu. La physiologie et l'histologie du cerveau démontrent de la manière la plus formelle que l'examen du crâne ne peut servir de critérium pour déceler la valeur de l'intelligence. Donc toutes les théories qui partent de la crâniométrie, pour aboutir à des déductions psycho-physiologiques, sont fausses.

La troisième partie, l'*Anthropo-sociologie*, est la critique de cette pseudo-science qui confond en un mot deux sciences distinctes. S'il est vrai que la sociologie doit emprunter ses méthodes de recherches aux sciences biologiques, il faut avouer en toute sincérité, qu'actuellement, l'Anthropologie ne peut fournir des données capables de formuler des lois sociologiques.

Or, les prétendues lois de l'École d'Anthropo-sociologie ne reposent que sur des erreurs qu'on peut appeler fondamentales : erreurs statistiques, erreurs anatomiques, erreurs physiologiques, erreurs psychologiques, erreurs historiques.

Telle est la conclusion qui se dégage avec force de la critique du Dr Houzé.

à décorer, à orner ces ustensiles, ces armes, il a fallu les inventer! Et nos meubles, nos vêtements actuels, n'ont-ils pas tous, plus ou moins, une marque esthétique, indépendante de leur valeur utile? Est-ce qu'il en résulte que l'élément d'utilité ne soit pas ici l'essentiel, le fondamental, et aussi le primordial? On ose à peine poser la question, tant elle est puérile. L'est-elle beaucoup moins lorsqu'il s'agit des armes ou des ustensiles des Papous? Mais les Papous, n'est-il pas vrai, sont plus rapprochés que nous de l'*Urmensch*, et alors, ce qui nous semble chez nous assez simple, doit apparaître chez eux avec cet aspect mystérieux qui est propre aux commencements des choses! Et voilà pourquoi les Papous font bien dans une citation.

* * *

XI. — Un autre point que j'ai relevé et dont il importe de traiter très brièvement, concerne la nature de l'activité que les primitifs appliquent à la confection d'objets ornementaux ou à la reproduction de dessins, etc. Cette activité est pour Bücher quelque chose d'indistinct, qui tient du jeu, mais qui n'est point le travail.

On pourrait écrire un volume rien qu'en accumulant les preuves de l'attention, de l'habileté, de l'ingéniosité déployées par les primitifs dans la fabrication des outils, des armes, des ustensiles, des ornements dont ils se servent. En quoi l'énergie qu'ils mettent à l'exécution des tâches qu'ils entreprennent diffère-t-elle spécifiquement de celle que déploient les civilisés? Il est impossible de le dire. A coup sûr, la façon de travailler n'est pas nécessairement la même. Mais, parmi les civilisés, est-ce que l'ouvrier chinois travaille comme l'ouvrier américain? Est-ce que l'ajusteur ou l'ouvrier fileur travaillent comme le laboureur ou comme la dentellière? C'est à la psychologie des groupes ethniques et à la psychologie des professions, c'est à l'étude des caractères et des milieux sociaux qu'il faudrait demander les raisons des particularités constatées. Mais il est par trop commode de négliger l'action des facteurs multiples à envisager, pour se contenter d'une explication aussi vague, aussi générale que celle à laquelle Bücher a eu recours.

Les théories de cette nature ont la curieuse propriété d'être des théories à « renversement »; je l'ai fait remarquer déjà. Le travail, selon Bücher, est issu de l'activité artistique, qui n'est point encore du travail. Rien ne serait plus facile que de construire une théorie inverse où l'on montrerait que l'activité artistique est, au contraire, un produit de l'habileté technique. De fait, c'est la

doctrine de Grosse. Celui-ci a essayé d'établir une relation entre les formes de la production et les formes de l'art.

Il avait, auparavant, tenté de mettre de même en rapport les formes de la production et les formes de la famille (1). Par formes de la production, il faut entendre ici les modes de la technique productive : chasse, pêche, agriculture, industrie. L'auteur s'est d'ailleurs défendu de considérer l'état de la production comme un principe universel d'explication sociologique, et c'est à tort, nous semble-t-il, que Durckheim l'a rangé, sans autre forme de procès, parmi les partisans du matérialisme historique (2). Grosse s'est borné à prétendre que dans toute civilisation, la constitution de la famille est adaptée aux conditions et aux besoins économiques (3); d'une façon plus précise, il s'est efforcé de montrer que l'organisation des groupes de parents est déterminée, à certains égards, par l'état des techniques productives. Il n'a pas, semble-t-il, réussi à prouver sa thèse (4). Mais son livre est rempli d'observations intéressantes et de détails exacts : au lieu de s'attarder à la reconstitution d'un primitif de fantaisie, ou à la recherche de vagues lois d'évolution, il s'est évertué à saisir le réel et à en expliquer les conditions. Son erreur est d'avoir négligé la psychologie des individus et d'avoir voulu établir directement certaines relations de cause à effet ou de déterminant à déterminé, entre de pures abstractions logiques, entre des « catégories » — les formes économiques, d'une part, les formes juridiques de la famille, d'autre part — en négligeant le facteur vivant, l'être de volonté et de pensée, l'homme avec ses mobiles conscients ou inconscients, l'unité agissante, dont la constitution mentale doit rendre raison de tout.

Et encore, ce reproche n'est-il pas entièrement fondé. On retrouve l'âme humaine, çà et là, dans les livres de Grosse; on la retrouve surtout dans son étude sur les débuts de l'art, et c'est précisément par quoi Grosse est supérieur à beaucoup d'écrivains qui ont traité des matières sociologiques, bien que, dans ses conclusions d'ensemble et dans sa théorie générale, il ne se montre pas assez psychologue.

Ces remarques préalables ont paru propres à bien faire saisir le contraste

---

(1) *Die Formen der Familie und die Formen der Wirtschaft.* Fribourg en Brisgau et Leipzig, 1896. — *Wirtschaft* a ici le sens de production.

(2) V. GROSSE. *Die Formen der Familie, etc.*, p. 245. — Cf. DURCKHEIM. *Année sociologique,* t. Ier, pp. 327 et 328.

(3) Loc. cit.

(4) Voir, à titre d'exemple, la déformation qu'il est parfois obligé d'infliger aux faits pour les introduire dans le cadre de ses conceptions. Ainsi, d'après lui, les conditions économiques où vivent les chasseurs primitifs supposent des groupes familiaux très réduits. De là une tendance à nier l'importance des groupes sociaux étendus chez les Australiens, par exemple. On sait pourtant le rôle considérable que jouent ces groupes étendus chez les peuplades de l'Australie. V. à ce sujet les ouvrages déjà cités de SPENCER et GILLEN.

La mesure des capacités intellectuelle et énergétique

PAR

Ch. HENRY

REMARQUE ADDITIONNELLE :

Sur l'interprétation sociologique de la distribution des salaires

PAR

E. WAXWEILER

Le travail de Ch. Henry comporte trois mémoires mathématiques, qui concourent à apporter une contribution à l'étude du problème sociologique de la mesure des capacités d'ordre intellectuel et énergétique dans une collectivité.

Se plaçant au point de vue énergétique, l'auteur a été induit à chercher à préciser un sens physique à la loi mathématique de probabilités; il formule cette conclusion : « Les propriétés considérées dans les ensembles binomiaux sont proportionnelles à des quantités élémentaires, temps ou espaces, précisables immédiatement ou non. » Dès lors, l'intelligence et l'énergie dépensées pouvant être regardées comme des quantités élémentaires, leurs mesures sont passibles de répartition binomiale.

La question se pose d'analyser les ensembles statistiques, qu'ils donnent ou non, dans la distribution statistique des effets étudiés, lieu à une telle répartition : c'est à l'examen de cette question que sont consacrés les trois mémoires de Ch. Henry.

Dans le premier, l'auteur, s'occupant du *Criterium d'irréductibilité des ensembles statistiques*, établit un procédé de vérification de la binomialité de la courbe de distribution des éléments d'un ensemble homogène par rapport aux causes présumées d'un effet à statistiquer. Il montre par divers exemples que ce procédé, plus rapide que les divers procédés employés jusqu'à présent, conduit aux mêmes résultats que ceux-ci.

Dans le second mémoire, Ch. Henry part de cette constatation qu'en biologie et en sociologie la plupart des ensembles statistiques qu'on est amené à considérer ne sont pas irréductibles, en raison de l'extrême complexité des phénomènes étudiés. Les courbes de distribution auxquels ils donnent lieu ne sont donc pas binomiales ; l'auteur les appelle pseudo-binomiales et il traite de la *Décomposition des courbes pseudo-binomiales en courbes binomiales.*

Enfin, le troisième mémoire comporte des remarques sur les *Cotes et Mesures* : s'appuyant, par exemple, sur des documents de l'Ecole Polytechnique de Paris, Ch. Henry dégage la différence qui apparaît dans la répartition de notes d'examens suivant qu'elles sont des mesures vraies des aptitudes des élèves, ou des pseudo-mesures, c'est-à-dire des cotes. Puis, il étudie la distribution des salaires des ouvriers industriels de Belgique, d'après une statistique dressée par E. Waxweiler.

C'est ainsi que ce dernier est amené à ajouter aux mémoires de Ch. Henry des commentaires d'ordre sociologique, où il analyse certains faits fondamentaux empruntés à l'évolution contemporaine du salariat industriel, tout en recherchant dans quelle mesure les salaires obéiraient effectivement à des déterminations d'ordre énergétique.

qui s'aperçoit entre les idées de Bücher et celles de Grosse, relativement à la nature de l'activité esthétique primitive.

Grosse constate, chez nombre de chasseurs inférieurs, une habileté artistique remarquable; et il se pose la question suivante, qui, on va le voir, est d'ordre essentiellement psychologique : « Quelles sont. dit-il, abstraction faite des matériaux, les qualités qui permettent aux peuples chasseurs d'exécuter les œuvres d'art que nous avons passées en revue? Il y en a deux principales : tout d'abord, la faculté de voir, d'observer et de retenir exactement la forme des modèles; ensuite, un développement suffisant des appareils moteurs et sensibles qui entrent en activité pendant le travail artistique. Pouvons-nous croire que les primitifs en question possédaient ces qualités? Ils devaient les posséder, parce qu'ils eussent péri sans elles. Australiens, Bochimans et Hyperboréens auraient. depuis longtemps, succombé dans la lutte pour la vie, si leurs yeux et leurs mains, leurs meilleurs et leurs plus indispensables auxiliaires, n'étaient arrivés à un haut degré d'habileté. La nature a contraint ces peuples à s'adonner à la chasse s'ils veulent vivre. Mais le butin serait très médiocre, même dans les pays giboyeux, si le chasseur primitif n'était pas un excellent observateur et suiveur de pistes et n'acquérait par là une connaissance exacte des mœurs des diverses espèces de gibier (1) ».

Et il cite à l'appui divers observateurs, qui montrent jusqu'à quel point l'acuité des sens et l'esprit d'observation sont développés chez les Australiens, les Bochimans, les Esquimaux. « Le chasseur », ajoute-t-il, « n'a pas seulement besoin de son œil, mais aussi de sa main. Il ne lui suffit pas de découvrir et d'observer le gibier, il doit aussi le tuer, et pour cela il lui faut avant tout des armes. Il n'est donc pas étonnant que les peuples chasseurs se distinguent précisément par le développement pratique de leurs armes. Ils ont beaucoup de raisons de développer leur habileté sous ce rapport, car ce sont les armes qui leur servent dans la lutte pour la vie. Les outils de chasse de tous les peuples chasseurs témoignent, en effet, d'une grande habileté technique, qui paraît d'autant plus grande que les outils avec lesquels ils les fabriquent sont très rudimentaires. Pour l'observateur superficiel. les armes des Australiens paraissent être très grossières; mais si on les examine de plus près, on admire l'habileté avec laquelle elles sont faites. Les boomerangs, surtout, ne sont pas si simples qu'ils en ont l'air ». Parlant des Hyperboréens, Grosse dit encore : « En voyant ces harpons, flèches, et arcs très soigneusement fabriqués, on ne trouvera pas étonnant que les hommes qui sont capables de faire de pareilles armes soient aussi sculpteurs. Le don d'observation et d'habileté sont les qualités principales qu'il faut posséder

(1) *Les débuts de l'art,* p. 149.

pour exercer un art; ce sont aussi les qualités essentielles qu'exige la profession de chasseur. *L'art primitif est donc la manifestation esthétique de deux qualités que la lutte pour la vie devait donner aux peuples primitifs et développer en eux.* Nous savons maintenant pourquoi le talent artistique est généralement répandu parmi les peuples primitifs.... » (1).

On voudra bien excuser cette longue citation. Mon intention n'est pas de discuter la valeur de la théorie. Il suffira d'insister sur l'excellence de la méthode suivie par Grosse en cette partie de ses recherches : son explication est à coup sûr.... explicative, toutes réserves faites quant au point de savoir si elle est suffisante et si elle rend compte de tous les faits observés. Quoiqu'il en soit, elle va à l'encontre de la théorie de l'antériorité de l'art par rapport à l'industrie, puisqu'elle nous montre l'habileté artistique engendrée par les progrès de la technique industrielle, ou tout au moins produite par les causes mêmes qui ont développé l'habileté technique. C'est exactement l'inverse de la doctrine de Bücher.

Il convient d'ajouter que Grosse n'a pas poussé ses investigations plus loin et qu'il s'est bien gardé de remonter jusqu'à cet état nébuleux, jusqu'à ce chaos social originaire, où le travail et l'art iraient se rejoindre dans l'indistinct. Il n'a pas songé un instant à dire que l'art, aux débuts de l'humanité, se résolvait en non-art, comme Bücher n'eût pas manqué de faire à sa place. Il ne l'a pas dit, et il a ainsi prouvé, ici comme en d'autres circonstances, qu'il avait le sens du ridicule.

Je relèverai encore, pour terminer, ses observations relatives à ce qu'il a appelé, faute d'une expression meilleure, l'instinct artistique :

« La première condition d'une activité artistique quelconque, dit-il dans la conclusion générale de l'ouvrage (2), est un instinct artistique. Il est vrai qu'il n'existe pas plus d'instinct artistique unique que d'activité artistique unique; si nous employons malgré cela le terme en question, c'est pour résumer en lui l'élément commun de toute espèce d'instinct artistique. Cet instinct artistique, qui est essentiellement identique à l'instinct de jeu, c'est-à-dire à l'instinct qui pousse l'individu vers la mise en activité, sans but apparent. donc esthétique, de ses facultés physiques et intellectuelles, et qui se combine plus ou moins avec l'instinct de l'imitation, est sans doute une propriété commune de l'humanité et plus ancienne que celle-ci elle-même. L'instinct artistique ne résulte donc pas d'une forme particulière de civilisation, mais en reçoit seulement une forme. » Et l'auteur a précisé ainsi sa pensée, en ce qui concerne cet instinct (3) : « Ce n'est pas à nous de donner ici une analyse des instincts artistiques; c'est là une tâche de la psychologie de l'art... »

(1) Op. cit., pp. 150-151.
(2) *Les débuts de l'art*, p. 231.
(3) Loc. cit., p. 231, note 2.

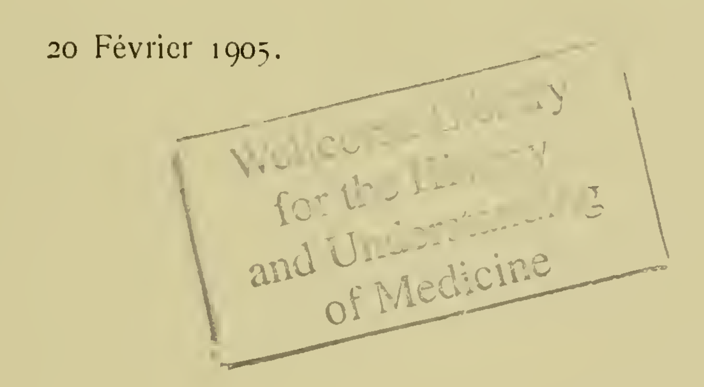


On aperçoit clairement le point de vue auquel se place Grosse. Il prend l'art comme une manifestation de la vie sociale et il s'arrête au seuil de la psychologie individuelle, dont il utilise les données sans en chercher l'explication. Celle-ci n'est pas l'affaire des sciences de la société : mais sans l'aide de la psychologie, qui lui fournit d'indispensables matériaux, la sociologie risque de se perdre dans la phraséologie pure.

Pour ne l'avoir point compris, Bücher s'est égaré dans ce qu'il appelle ingénûment l'état « nébuleux » des origines, dans cet homogène indistinct, dont seraient issus peu à peu, par voie de différenciation, ces choses hétérogènes qui s'appellent l'art et le travail.

Cet état primordial est purement chimérique ; et l'homme primitif imaginé par Bücher n'a pas plus de consistance. C'est un fantôme, un être de rêve, beaucoup moins réel encore que l'*homo œconomicus* des économistes classiques, dont il n'est, à vrai dire, que l'antithèse logique.

20 Février 1905.



Malines — Imp. L. & A. Godenne.